

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE ECHAHID HAMMA LAKHDAR EL OUED



Faculté des lettres et des langues
Département des lettres et langue françaises

Cours pour le module Littérature de la Langue d'Étude (LLE)
Niveau : 2ème année licence

Cours conçus et élaborés par Dr. Berra Bensalem

Année universitaire : 2024-2025

Module : Littérature de la langue d'étude (LLE)

Unité fondamentale

Niveau : 2^{ème} année licence

Objectifs : Ce module a pour objectif de rendre l'étudiant capable de:

- 1- Approfondir les connaissances acquise en première année
- 2- Découvrir les différentes littératures francophones du Maghreb
- 3- Découvrir les figures clés de la littérature maghrébine et comprendre les grands thèmes qu'elles explorent
- 4- Lire et analyser un texte littéraire de littérature maghrébine

Semestre I

Introduction : Rappel des pré requis de la 1^{ère} année

Chapitre 1

- la littérature algérienne d'expression française
- 1- Le balbutiement du roman algérien
- 2- Le roman algérien d'après la Deuxième Guerre Mondiale
- 3- La littérature algérienne d'après l'indépendance
- 4- La littérature algérienne des années 80
- 5- La littérature algérienne des années 90 dite de l'urgence

Semestre II

Chapitre 2

- la littérature maghrébine d'expression française
- 1- la littérature marocaine d'expression française
- 2- la littérature tunisienne d'expression française

Mode d'évaluation du module : examen + control continu

Nombre de séances par semestre 14

Les TD s'effectuent sous forme de :

- Analyse de texte
- Travail personnel (fiche de lecture, résumé de roman)
- Exposé personnel ou par groupe

Références bibliographiques

- Jean Déjeux, *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Éditions Karthala, 1984
- Jean Déjeux, *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, P.U.F. 1992
- Charles Bonn, *Anthologie de la littérature algérienne (1950-1987)*, Librairie Générale Française, 1990

Table des matières

Introduction : littérature maghrébine : aire culturelle et conditions d'émergence.....	4
1. La littérature algérienne d'expression française	9
1.1. Le balbutiement du roman algérien.....	9
1.2. La littérature algérienne d'après la Deuxième Guerre Mondiale... ..	19
1.3. La littérature algérienne d'après l'indépendance	40
1.3.1. La littérature algérienne des années 60 / 80	40
1.3.3. La littérature algérienne des années 80	48
1.3.4. La littérature algérienne des années 90 dite de l'urgence	57
1.3.5. Le paysage littéraire algérien depuis 2000	64
1.4. La littérature algérienne de la migration	72
2. La littérature marocaine d'expression française	82
2.1. Les précurseurs de la littérature marocaine francophone.....	82
2.2. La génération littéraire marocaine de l'après-indépendance.....	85
2.3. Le paysage littéraire marocain depuis 1980.....	88
2.4. La littérature des marocains de la deuxième génération en France	91
3. La littérature tunisienne d'expression française	97
3.1. Les figures fondatrices de la littérature tunisienne francophone.....	97
3.2. La production littéraire tunisienne entre 1970 et 1990.....	99
3.3. La Révolution du Jasmin : un nouvel élan créatif	102
Bibliographie	110

Introduction: littérature maghrébine : aire culturelle et conditions d'émergence

La littérature française regroupe l'ensemble des œuvres écrites par des auteurs de nationalité française ou issus de la culture française. Elle est principalement rédigée en français, mais inclut également des œuvres écrites dans d'autres langues de France, comme le basque ou le breton.

En revanche, la littérature francophone désigne toute œuvre écrite en langue française, indépendamment de la nationalité de l'auteur. Elle comprend une partie importante de la littérature française, mais aussi des littératures provenant de pays comme la Belgique, le Canada, la Suisse, ainsi que de régions africaines et haïtiennes.

La francophonie se caractérise par une grande diversité culturelle et linguistique. Chaque région francophone enrichit cet espace avec sa propre culture, son histoire et ses traditions, ce qui se reflète dans les thèmes, les styles, et les imaginaires littéraires. Par exemple, la littérature maghrébine de langue française aborde souvent des thèmes liés à l'identité, à la colonisation et à la décolonisation, tandis que la littérature québécoise explore les questions de langue et d'identité propres au Québec.

Les œuvres de la francophonie traitent de sujets variés, aussi bien universels que locaux. Elles abordent des conflits identitaires, les migrations, les luttes politiques, les questions de genre et la quête de liberté et de justice. La francophonie offre aux écrivains la possibilité d'utiliser le français pour raconter des histoires universelles en intégrant des perspectives locales.

Bien que la France soit souvent perçue comme le centre de la francophonie, la littérature francophone s'étend bien au-delà des frontières géographiques et culturelles de la France. Elle remet fréquemment en question la position dominante de la France, affirmant la diversité et la richesse du monde francophone.

En somme, la littérature francophone est le reflet de la diversité du monde francophone et un espace de dialogue entre les cultures. En effet, elle ouvre la porte à une multitude de points de vue et permet d'aborder des réalités mondiales dans une langue commune, le français. Elle enrichit la langue française elle-même, en la teintant de vocabulaire et d'expressions locales, et en la rendant plus flexible et vivante.

Voici quelques exemples d'auteurs francophones classés par régions :

-Afrique : Ahmadou Kourouma (Côte d'Ivoire), Mariama Bâ (Sénégal), Alain Mabanckou (Congo-Brazzaville).

-Maghreb : Mouloud Feraoun, Mohamad Dib, Assia Djébar (Algérie), Tahar Ben Jelloun, Driss Chraïbi (Maroc).

-Caraïbes : Aimé Césaire (Martinique), Maryse Condé (Guadeloupe).

-Canada (Québec) : Gabrielle Roy, Dany Laferrière.

La littérature francophone du Maghreb

La littérature maghrébine francophone désigne les œuvres en langue française apparues dans les trois pays du Maghreb, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie, durant la période coloniale française, où l'école joua un rôle central dans la diffusion de la langue. Si, dans la première moitié du XXe siècle, elle puise ses problématiques et enjeux dans le contexte colonial en évoluant progressivement de l'exotisme vers des discours anticoloniaux, c'est véritablement avec les indépendances qu'elle prend son essor. Marquée par les tensions sociales et politiques propres aux trois pays, cette littérature explore, tout au long de la seconde moitié du XXe siècle, des thèmes comme le pouvoir autoritaire, l'identité déchirée, l'immigration, le fanatisme religieux et le conflit entre modernité et tradition. Parmi les auteurs reconnus tant par la critique que par les lecteurs figurent Kateb Yacine, Tahar Ben Jelloun, Assia Djébar, Abdellatif Laâbi et Albert Memmi.

Les conditions d'émergence de la littérature francophone du Maghreb

L'expression " conditions d'émergence " fait référence aux circonstances historiques, culturelles, sociales et politiques qui ont permis l'apparition et le développement de la littérature en langue française dans les pays du Maghreb. En effet, ladite littérature, qui englobe le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, a émergé dans un contexte historique complexe marqué par la colonisation française et les mouvements de décolonisation. Plusieurs conditions ont favorisé son développement, dont voici les principales :

-La colonisation française: La France a imposé sa langue et sa culture dans les pays maghrébins colonisés, en particulier à travers le système éducatif. Cette imposition de la langue française a créé une élite intellectuelle francophone, qui, tout en étant en lien avec la culture française, était aussi marquée par la conscience d'une identité autochtone maghrébine.

-La crise identitaire et le besoin de reconquête culturelle : Pendant et après la colonisation, les écrivains maghrébins francophones ont ressenti le besoin de réaffirmer leur identité propre, souvent tiraillée entre la langue du colonisateur et la culture locale. L'écriture en français est ainsi devenue un moyen de revendiquer leur expérience personnelle et collective, de dénoncer les injustices du colonialisme et d'explorer des thèmes comme l'exil, l'altérité, et la quête identitaire.

-L'influence des mouvements nationalistes et de la décolonisation : Dans les années 1950 et 1960, les mouvements de lutte pour l'indépendance ont encouragé l'expression littéraire. Des auteurs comme Kateb Yacine et Driss Chraïbi ont alors utilisé le français pour dénoncer la domination coloniale et exprimer leur désir d'émancipation culturelle et politique. Après les indépendances, la littérature maghrébine a continué d'utiliser la langue française comme une sorte de "langue de combat" pour traiter des nouvelles réalités sociales, économiques et politiques de la région.

-La valorisation de la langue française comme outil d'ouverture et d'internationalisation : Le français permet aux auteurs maghrébins de toucher un lectorat plus large, notamment en France et dans les pays francophones. Cette dimension universelle permet aussi aux écrivains d'explorer des thèmes contemporains (migration, religion, mondialisation) et de se faire connaître dans les milieux littéraires internationaux.

-Le développement des maisons d'édition et des prix littéraires : Les maisons d'édition françaises, comme Le Seuil ou Gallimard, ont soutenu les écrivains maghrébins dès les années 1950, contribuant ainsi à la visibilité de leurs œuvres. Les prix littéraires jouent un rôle fondamental dans la légitimation de la littérature maghrébine et à la promotion des auteurs et de leurs œuvres. Ils offrent une reconnaissance précieuse et une visibilité accrue qui peuvent grandement influencer la carrière d'un écrivain, en particulier pour ceux qui débudent ou qui sont moins connus. Voici les principaux prix littéraires francophones : le Prix Goncourt, le plus prestigieux et ancien prix littéraire de France ; le Prix Renaudot qui fut créé en 1926 et souvent considéré comme un complément du Prix Goncourt ; le Prix Femina, perçu comme un biais misogyne du prix Goncourt et dont la particularité réside dans son jury exclusivement féminin et qui récompense des œuvres littéraires de tous genre contrairement au Goncourt qui se concentre uniquement sur le roman ; le Prix Médicis qui fut créé en 1958 afin de prendre le parti de récompenser des jeunes auteurs et de mettre en avant des auteurs audacieux, aux styles détonants et novateurs.

Ces conditions ont permis à la littérature maghrébine francophone de s'épanouir, en offrant une voix à des écrivains qui utilisent la langue française pour témoigner de leur histoire, de leurs luttes et de leur identité hybride.

L'aire culturelle maghrébine

Une aire culturelle se définit généralement comme un espace géographique, souvent au-delà des frontières nationales, caractérisé par des éléments sociaux tels que la langue, la religion, les modèles familiaux, ainsi que le mode de vie, les systèmes de production et l'organisation politique. Voici les aires culturelles canoniques qui sont reconnues comme des standards de classification en géographie humaine et en anthropologie : l'aire culturelle occidentale (Europe, Amérique du Nord, Océanie) valorise démocratie et langues indo-européennes; l'aire culturelle latino-américaine (Amérique latine) combine héritages européens et cultures indigènes; l'aire culturelle africaine se distingue par une grande diversité et des traditions ancestrales; l'aire culturelle arabo-musulmane (Moyen-Orient, Afrique du Nord) est marquée par l'islam et l'arabe; et l'aire culturelle asiatique (Asie de l'Est, du Sud, du Sud-Est) se caractérise par des religions comme le bouddhisme et l'hindouisme.

Le Maghreb, situé à la jonction du monde arabe et des civilisations méditerranéenne et africaine, constitue depuis plus d'un millénaire une entité géographique marquée par un métissage culturel arabo-berbère. Ses habitants, les Maghrébins, sont principalement issus de la population berbère autochtone. Au fil des siècles, plusieurs vagues de peuples (Phéniciens, Vandales, Romains...) s'y sont installées, avant l'arrivée des Arabes au VIIe siècle. Cette période a entraîné une islamisation quasi totale des populations et une arabisation progressive, bien que partielle, puisque le tamazight (berbère) reste parlé par des millions de personnes. La majorité des habitants est arabophone, mais l'essentiel de la population reste composé de Berbères arabisés.

1.La littérature algérienne d'expression française

La littérature algérienne écrite en français est née pendant la période coloniale. C'est sans doute l'héritage le plus évident de la culture française, mais aussi l'un des plus discutés, car elle montre une rupture avec les traditions culturelles et

symboliques de l'Algérie d'avant. Cette littérature, marquée par des souvenirs douloureux, est faite de ce qui a été perdu mais aussi de ce qui a été acquis. Elle porte en elle des influences variées. Au départ, elle apparaît comme un espace de confrontation entre les colonisateurs et les colonisés, mais aussi comme une scène où l'on imagine une réconciliation possible. Elle ouvre la voie à une nouvelle vision du patrimoine culturel et de la mémoire de l'Algérie, en intégrant la langue française, héritage d'une histoire de domination mais aussi d'ouverture.

1.1. Le balbutiement du roman algérien

Après la Première Guerre mondiale, les Algériens commencent à s'exprimer par l'écrit à travers divers types de publications, allant des articles de presse aux essais, en passant par des témoignages sur des questions sociopolitiques. Leurs écrits mettent en lumière aussi bien les aspects positifs que les conséquences néfastes de la colonisation française. Même si l'influence des écrivains français et de la littérature européenne est perceptible dans la production algérienne, les textes écrits se distinguent par des caractéristiques propres aux auteurs algériens. Leur évolution et leur parcours ont ainsi contribué à la formation du champ littéraire algérien.

Les premiers romans algériens émergent principalement dans les années 1920 et 1930. Cette période est souvent qualifiée par les critiques d'ère d'assimilation, d'acculturation et de mimétisme, car les écrivains algériens, ayant acquis une maîtrise suffisante de la langue française, entrent en contact direct avec sa culture et produisent des œuvres littéraires s'inspirant de celles des auteurs français. En effet, dès 1881, la politique scolaire coloniale a exposé les populations colonisées à l'assimilation, à l'acculturation et au mimétisme. Cette intégration forcée de la langue et de la culture française s'est opérée par un contrôle strict des écoles coraniques et par la suppression progressive de la langue arabe ainsi que de l'ensemble de la culture maghrébine. À ce sujet A. Lanasri souligne que « *la*

répression se manifeste par (...) la destruction ou la fermeture des mosquées et des zaouïas (...) face à ses contraintes, la littérature se replie dans l'espace culturel de l'oralité et se manifeste dans la langue de tous les jours : l'arabe dialectal ou le berbère, pour atteindre l'auditoire populaire »¹.

En 1891, la nouvelle « *La Vengeance du Cheikh* » de Si M'Hamed Ben Rahal² paraît dans une revue littéraire algérienne et tunisienne. Ce texte est considéré par les critiques et spécialistes comme le premier ouvrage littéraire algérien écrit en français. En effet, *La Vengeance du Cheikh* est un récit de six pages relatant la mésaventure de Belkacem Boudouaya, un riche notable et descendant d'une famille de djouad, qui tente de contrer la quête d'argent de Cheikh Messaoud, un troubadour astucieux et rusé. Ce dernier, animé par un esprit de vengeance, orchestre minutieusement un stratagème pour punir Belkacem de son mensonge et de son avarice.

Au début du XXème siècle, certains écrivains, comme Ismaël Hamet³ dans son ouvrage *Les Musulmans français du Nord de l'Afrique*, soutiennent l'idée de l'assimilation culturelle et linguistique des Algériens. Il met en avant les mérites de la langue française et affirme ouvertement que la langue arabe est d'un rang inférieur. Un autre exemple notable d'assimilation est celui de l'écrivain Abdelkader Hadj Hamou qui cherche à articuler une coexistence entre les valeurs islamiques et la domination coloniale française. Dans son roman *Zohra, la femme du mineur*, publié en 1925, il manifeste un soutien inébranlable à la politique d'assimilation. Par ailleurs, Hadj Hamou a exercé la fonction de vice-président de l'Association des écrivains algériens, inscrite dans le courant algérianiste⁴.

¹ A. Lanasri. *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*. Alger : OPU, 1986, p.25

² M'Hamed Ben Rahhal est un intellectuel musulman modernisateur ; il est né à Nédroma le 16 mai 1858 et meurt à Nédroma le 6 octobre 1928. Il est le premier algérien à obtenir le baccalauréat (1870).

³ Ismaël Hamet (1857-1932), officier interprète principale à l'État-Major de l'Armée française

⁴La littérature algérianiste s'est affirmée comme un courant essentiellement animé par des préoccupations relevant davantage de la propagande politique que de la recherche artistique. Son objectif principal résidait dans la promotion et la pérennisation de l'identité française en Algérie.

Conscients de leur statut de colonisés et de l'audace que représentait leur incursion dans l'univers de l'Autre par l'écriture en langue française, les écrivains de cette époque éprouvèrent la nécessité de rechercher un parrainage littéraire, d'où l'importance qu'ils accordèrent aux préfaces et aux dédicaces. Leur objectif premier était de démontrer aux autorités coloniales qu'ils étaient de « bons élèves », capables de manier la langue française avec une maîtrise irréprochable. C'est par ses propos que se termine la préface de *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, rédigé par Vital Mareille, secrétaire général de la société des écrivains de province, « *son geste signifie que sa patrie algérienne est devenue une simple province, la plus pittoresque et la plus ensoleillée de nos provinces, mais partie intégrante de notre patrie commune* ».

Bien que ces écrivains aient tenté d'évoquer leur réalité, leurs conditions de vie et celles de leur peuple, le contexte ne leur permettait pas encore d'exprimer librement leurs pensées face au colonisateur. Leurs textes se caractérisent ainsi par un double discours et un double objectif : d'une part, une parole qui exalte l'ordre colonial dominant et ses prétendus bienfaits, en soulignant les avantages supposés d'un lien avec la France ; d'autre part, des images indirectes mais profondément contradictoires. Ces dernières traduisent à la fois la dégradation de la situation du héros en quête d'assimilation, la mise en avant d'une image valorisante de soi, et la dénonciation implicite d'une figure dépréciée de l'Autre.

Il va sans dire que les partisans de l'Algérie française parmi les écrivains et intellectuels algériens de l'époque se révèlent peu nombreux. Durant l'entre-deux-guerres, ces auteurs évoluent dans un contexte particulièrement complexe, marqué par la crise économique de 1929 et, surtout, par les commémorations du centenaire de la colonisation française en 1930. Par ailleurs, nombre d'entre eux se heurtent au refus des maisons d'édition de publier leurs œuvres, malgré la maîtrise croissante de la langue française au sein de la population algérienne. En

dépit de ces entraves, cette jeune littérature parvient à se faire connaître, parallèlement à l'émergence du nationalisme algérien dans les années 1920 et 1930, incarné par des figures telles que l'Émir Khaled, Ferhat Abbas et Messali Hadj.

Le premier roman algérien de langue française (publié en volume) fut *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, date de 1920. Cette fiction de Mohamed Bencherif⁵ s'appuie largement sur une trame autobiographique, relatant principalement les expériences militaires de l'auteur, notamment la campagne du Maroc et la Première Guerre mondiale. Par ailleurs, ce texte offre une évocation vivante du mode de vie de sa communauté d'origine, imprégnée de la richesse culturelle et des traditions singulières de la bédouinité, en contraste marqué avec les modèles européens. L'écriture explore également les dynamiques politiques inhérentes au contexte colonial, exprimant une quête de concorde entre les différentes communautés. Elle reflète ainsi une aspiration à bâtir une société fondée sur un véritable idéal républicain, empreint de justice et d'égalité, transcendant les conflits, les doctrines et les identités.

L'œuvre de Chukri Khodja⁶ qui appartient à l'élite, la minorité arabomusulmane cultivée, s'inscrit dans le courant littéraire de l'entre-deux-guerres, aux côtés d'auteurs tels qu'Abd El Kader Haj Hamou, Haj Cherif Kadi, Mohamed Ould Cheikh, Caïd Ben Cheikh, entre autres. Cette production littéraire, principalement destinée au lectorat français, exalte l'idée de la France en tant que

⁵ Mohammed Ben Chérif (1879-1921), capitaine de l'armée française, et écrivain également d'un récit de voyage intitulé *Aux villes saintes de l'Islam*.

⁶ Né à Alger le 21 février 1891, Hassan Khodja Hamdane Chukri appartenait à une famille de notables, son grand-père ayant occupé le poste de président du tribunal de la cour d'appel d'Alger. Il poursuivit ses études à la medersa, avant de s'inscrire à la faculté des lettres, où il obtint en 1910 un diplôme en langue arabe.

mère civilisatrice, tout en y intégrant subtilement quelques critiques sur les dysfonctionnements de son système colonial. Son premier roman intitulé *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, paru en 1928, raconte l'histoire de Mamoun, le principal protagoniste du roman, lequel est un jeune Algérien dont l'acculturation précipitera la chute. Fils d'un caïd, il manifeste dès l'âge de trois ans une fascination pour l'Autre. Espérant le voir embrasser une carrière d'avocat, son père décide de l'envoyer au lycée d'Alger, malgré les réticences de sa mère. À Alger, Mamoun s'intègre sans difficulté au mode de vie des Français. À vingt ans, il a quasiment effacé toute trace de son identité musulmane, ne conservant que de vagues souvenirs de son enfance. Après avoir été renvoyé du lycée, il se laisse entraîner par les plaisirs futiles, fréquentant buvettes, brasseries et femmes. Cette existence dissolue, marquée par une quête effrénée de plaisir, finit par lui coûter sa santé et, en définitive, son avenir.

Chukri Khodja se positionne ainsi comme le porte-parole de ses concitoyens, mettant en lumière auprès des autorités coloniales certaines problématiques qui détériorent la société, telles que l'alcoolisme, la prostitution et la consommation de stupéfiants. Ces comportements, profondément ancrés dans le quotidien, contrastent avec les idéaux d'une civilisation exaltée. En fin de compte, cet abandon moral et social ne peut conduire qu'à l'échec, illustré par la mort tragique de Mamoun. Chukri Khodja exprime une critique explicite de l'assimilation et renforce sa position en publiant, un an plus tard, le roman emblématique de son époque, *El Euldj, captif des Barbaresques* qui est à plusieurs égards un phénomène littéraire à part dans la production romanesque algérienne de l'époque.

Ce roman de 133 pages retrace l'histoire de Bernard Lédieux, un Français capturé par les Turcs d'Alger. Pour recouvrer sa liberté, il consent à se convertir à l'islam et à adopter une nouvelle identité sous le nom d'Omar Ledrousse, surnommé "El Euldj". Il épouse une musulmane, mais demeure intérieurement

fidèle à sa religion et à ses racines françaises. Cette assimilation déguisée va pourtant prendre fin lorsque des années plus tard, il finit par sombrer dans la folie, abandonner sa religion d'adoption et mourir dans la douleur. À travers le personnage de Bernard Lédieux, contraint d'abandonner sa culture d'origine pour en adopter une autre, Chukri Khodja évoque la situation des Algériens colonisés, sommés de se conformer à l'identité française.

En définitive, les premiers romans algériens émergent aux environs des années 1930, à l'occasion du centenaire de la conquête coloniale. Ces romans, peu nombreux, sont rédigés par des fonctionnaires « indigènes » de l'administration coloniale. Ils avaient pour but, au moins implicitement, de montrer au monde l'existence d'un peuple, qui a une culture, des traditions, une Histoire. La critique littéraire algérienne tend à classer ces textes comme relevant de la « littérature de l'assimilation », une catégorisation contestable. En effet, les trajectoires des personnages principaux de ces œuvres se terminent généralement par un retour à la communauté d'origine algérienne et un rejet de celle du colonisateur. Ces textes sont également associés à l'École d'Alger, ou « Algérianisme », une école constituée d'écrivains regroupés autour de l'éditeur d'Alger, Edmond Charlot et qui a vu le jour en 1935 et restait actif jusqu'à environ 1945 et dont Gabriel Audisio, Robert Randau, Emmanuel Roblès et Albert Camus sont les principaux théoriciens. Ladite école valorise une identité algérienne méditerranéenne, principalement d'inspiration latine, et cherche à s'affirmer en opposition à la Métropole. En effet, « *l'Algérianisme avait permis à l'intelligentsia locale de se familiariser avec les formes littéraires nouvelles dans le monde arabe et spécialement dans le domaine théâtral et romanesque*⁷ ». Cette « école nord-africaine des lettres » plaide notamment pour l'intégration des Algériens

⁷ Abdlekbir Khatibi. *Le Roman maghrébin*, Paris, François Maspéro, 1968, p.20.

musulmans dans leur projet de création d'une « race nouvelle », fondée sur une adhésion totale aux valeurs et aux intérêts de la colonisation.

Cette première génération d'écrivains algériens d'expression française, bien que critiquée pour son style épuré et son écriture jugée rudimentaire, défend des principes et des idées. Leur œuvre s'inscrit dans un réalisme social, mis en avant par de nombreux spécialistes de la littérature algérienne : : « *L'écrivain algérien va donc se faire ethnographe et rendre compte de sa société de l'intérieur. Cependant cette peinture de la société algérienne n'est plus l'expression d'un exotisme en mal de sensations nouvelles, mais plutôt une volonté d'affirmation d'une identité authentiquement algérienne et de son caractère irréductible*»⁸

Si cette génération d'écrivains a ouvert la voie, de nombreux spécialistes, comme Mathieu-Job Martine, Robert Elbaz (Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature, Karthala, Paris, 2001) ou Abdelkébir Khatibi (Le Roman maghrébin, Maspero, Paris, 1968), estiment que la véritable littérature algérienne d'expression française voit le jour avec Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes, puis répondez aux questions ci-dessous.

Texte n°1

« - Couardise ! Tu crois arriver ainsi à éviter la ganche ou le pal. C'est une vaste erreur. J'ai connu bien des renégats qui ont été punis par les tortures qu'ils avaient eux-mêmes fait subir aux autres. D'ailleurs les Turcs ne t'épargneront pas, de temps à autre, leurs sarcasmes. On l'appellera «euldj» pour marquer ton origine, pour la stigmatiser même. Nous autres, captifs, nous te désignerons sous le nom de renégat et quand on te verra passer, ce sera à chacun de s'écrier : "Voilà le renégat Ledieux." Cela c'est plus fort que ta volonté, nul n'y échappe, tu le sais d'ailleurs... Le ciel mauve contenait, ce soir-là, toute l'énigme de la vie, que Ledieux cherchait à approfondir vainement, car le mauve se transformait en lueurs violacées, qui étaient presque instantanément remplacées par le gris profond du soir, éteignant imperceptiblement l'incendie du firmament. »

⁸ Ahmed Lansari, *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*, Alger, OPU, 1986. p.35

Questions

- 1- identifiez les différents personnages dans ce passage.
- 2- Qui est Ledieux et quelle est sa situation dans ce passage ?
- 3- Quel rôle jouent les personnages qui lui parlent ?
- 4- Quelle est la signification du terme « renégat » dans ce contexte ?
- 5- Quel jugement la société représentée dans le texte porte-t-elle sur les renégats ?
- 6- Que nous apprend le texte sur le contexte historique ou culturel dans lequel il s'inscrit ?
- 7- Quelle image est donnée des Turcs dans ce passage et pourquoi ?
- 8- Donnez un court résumé de l'intrigue développée dans ce roman.

Texte n°2

C'est au contact de Grimecci, communiste italien, athée, que le lecteur suit la métamorphose de Meliani. Il découvre d'abord les vertus et les effets immédiats de la civilisation. Puis un mode de vie nouveau qui l'éloigne de Zohra, de sa religion et qui semble lui plaire.

- *Est-ce qu'il travaille bien, l'Arabe ? interrogea le chef [un Espagnol] qui surgit tout à coup.*
- *Il ne travaille pas mal, cet homme, répondit l'Italien un peu fâché. [...]*
- *Où as-tu appris à penser de cette façon ? Tu raisonnes bien, Meliani.*
- *Je raisonne comme tout le monde et j'ai pour habitude de fuir les discussions inutiles et à conséquences.*
- *Drôle d'idée ! Tu es allé à l'école.*
- *J'ai simplement beaucoup fréquenté nos maîtres d'école, notre Muphti et un vieux savant Arabe.*
- *Tu as tort d'éviter la discussion ; c'est grâce à elle qu'on peut s'élever au-dessus de la masse.*
- *Ça dépend de l'interlocuteur ; et puis la fréquentation des hommes même, je l'évite, car on est vite entraîné à mal faire.*

Abdelkader Hadj Hamou, *Zohra, la femme du mineur*

Questions

- 1- Quelle est l'attitude du chef espagnol envers l'ouvrier arabe ?
- 2- Comment l'Italien défend-il l'ouvrier arabe ? Quel ton emploie-t-il ?
- 3- Comment Meliani se perçoit-il par rapport aux autres ?
- 4- Que révèle son éducation (école, Muphti, vieux savant arabe) sur sa culture et son rapport au savoir ?

- 5- En quoi ce dialogue illustre-t-il les tensions entre classes sociales et origines ethniques dans un contexte colonial ?
- 6- Quel rôle joue l'Italien dans la médiation entre le chef espagnol et Meliani ?
- 7- Quelle critique sociale peut-on lire à travers la phrase du chef espagnol : « Drôle d'idée ! Tu es allé à l'école » ?
- 8- Proposez un titre au texte.

Texte n°3

Meliani eut beau résister par la suite aux tentations de boire, haïr les ivrognes, les joueurs, les efféminés, détester les Musulmans dépravés, qui croyaient être dans la bonne voie, en prenant pour civilisation française l'alcoolisme et la prostitution, mépriser ceux qui raillaient les actes du vrai musulman, il arriva un jour où malgré lui, pour la première de sa vie, il approcha de ses lèvres le verre. Il prit de l'absinthe, il but du poison [...] il était un peu pâle, mais il souriait à ceux qui le voyaient faire, à ceux qui le corrompaient, il voulait montrer que lui aussi était civilisé [...].

Abdelkader Hadj Hamou, *Zohra, la femme du mineur*

Questions

- 1- Quelles sont les valeurs et les principes que Meliani défend ?
- 2- Pourquoi rejette-t-il l'alcool, le jeu et certaines pratiques des musulmans dépravés ?
- 3- Comment perçoit-il la « civilisation française » ?
- 4- Pourquoi finit-il par boire de l'absinthe malgré ses principes ?
- 5- Que signifie le fait qu'il sourie à ceux qui le regardent ?
- 6- Comment interpréter l'expression « *il voulait montrer que lui aussi était civilisé* » ?
- 7- En quoi cet extrait met-il en opposition deux conceptions de la civilisation : la tradition musulmane et le modèle occidental imposé ?
- 8- Quelle critique de la colonisation et de l'assimilation peut-on lire dans ce passage ?
- 9- Pourquoi l'auteur utilise-t-il le champ lexical du poison et de la corruption ?
- 10- Quelle est la portée symbolique du fait que l'absinthe soit décrite comme un « poison » ?
- 11- Comment le narrateur instaure-t-il un contraste entre la résistance initiale de Meliani et sa soumission finale ?
- 12- Proposez un titre au texte.

1.2. La littérature algérienne d'après la Deuxième Guerre Mondiale

La fin de la Seconde Guerre mondiale et les tragiques événements du 8 mai 1945 marquent un tournant décisif, entraînant une rupture avec la France coloniale. Dès 1947, le mouvement nationaliste se radicalise avec la création de l'Organisation Spéciale (OS), suivie par la fondation du FLN en 1954. Profondément bouleversés par le massacre du 8 mai 1945, de nombreux intellectuels et écrivains algériens en gardent des souvenirs douloureux. Certains en sont témoins directs, à l'image de Kateb Yacine, alors âgé de 16 ans, qui fut emprisonné par l'armée française.

«Avant 1945 je n'avais aucune conscience de ce qui se passait dans le pays, j'étais un écolier, je vivais dans la poésie, dans les livres : je ne comprenais nullement ce qui se passait autour de moi. Puis je me souviens il y a eu une manifestation dans les rues...Je ne comprenais pas du tout le sens de la manifestation. Je suis resté dans le cortège, et ça a mal tourné ; par la suite il y a eu une dizaine de milliers de victimes... Il y a eu Sétif et Guelma. Nous avons reçu des coups des deux côtés...Lorsque je suis sorti de prison, j'avais une vision du peuple. Ces gens que je n'avais jamais remarqués...quand je les vis en prison, et que nous avons parlé ensemble, quand nous avons eu les mêmes tortures, les mêmes chocs, j'ai commencé vraiment à les connaître. Et sorti de prison...j'étais tout à fait convaincu qu'il fallait faire quelque chose...»⁹

La littérature algérienne d'expression française des années 1950 est, par conséquent, profondément marquée par le contexte colonial et la montée du nationalisme. Cette période est caractérisée par une écriture engagée, qui dénonce les injustices du régime colonial et exprime les aspirations du peuple algérien à l'émancipation. Il est essentiel de mettre en avant le rôle crucial des maisons d'édition, comme Le Seuil, ainsi que celui des revues culturelles qui ont contribué à faire connaître des écrivains tels que Mohammed Dib, Jean Amrouche, Mouloud Feraoun et Kateb Yacine. Parmi ces revues figurent Fontaine, Forge, Terrasses et Soleil.

Dans un premier temps, trois écrivains inaugurent une phase qualifiée de "littérature du pré-combat". Il s'agit de Mouloud Feraoun, qui publie en 1950 *Le Fils du pauvre*, un roman largement autobiographique relatant son enfance en Kabylie ; de Mohammed Dib avec *La Grande Maison* en 1952 ; et de Mouloud Mammeri, qui publie la même année *La Colline oubliée*. Ces romans se détachent de l'exotisme des premiers écrivains algériens et visent plutôt à représenter fidèlement la terre et le peuple algérien. Ils s'attachent à dépeindre le monde rural,

⁹ Révolution Africaine 1963.

la famille, l'individu, l'enfance, ainsi que la misère et les souffrances des personnages évoluant dans des villages emblématiques : Tizi-Hibel (*Le Fils du pauvre*), Dar Sbitar (*La Grande Maison*) et Tasga (*La Colline oubliée*).

Le rapport à la langue française demeure complexe, mais les perspectives convergent vers une affirmation identitaire et un sentiment d'appartenance à une culture algérienne commune. La production romanesque se distingue par un dynamisme et une créativité foisonnante. Avec le déclenchement de la guerre d'indépendance, l'écriture devient pour les auteurs un véritable outil de prise de conscience et un moyen de lutte contre la colonisation. *C'est dans cette perspective que que Mohamed Dib déclare qu' « il se trouve qu'étant écrivain, c'est sur le terrain de la littérature que j'ai choisi de combattre en faisant connaître les réalités algériennes, en faisant partager par ceux qui me liront, les souffrances et les espoirs de notre patrie »¹⁰.*

Avec les premiers textes de Mohammed Dib, Mouloud Feraoun et Mouloud Mammeri, émerge un roman d'observation réaliste et de témoignage. Leurs œuvres mettent en scène des personnages confrontés à la misère et à l'injustice, tandis que d'autres tentent de s'affranchir soit des traditions tribales, soit des valeurs de la modernité. Albert Memmi considérait d'ailleurs que cette génération des années cinquante « *écloît à la veille de l'indépendance du Maghreb. C'est qu'il fallait oser enfin s'en prendre à sa propre vie, à celle des concitoyens, aux relations avec le colonisateur. Il fallait en somme découvrir et affronter son véritable domaine, son objet spécifique* »¹¹

1.2.1. *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun

¹⁰ MARZELLIER Françoise, Entretien avec Mohammed Dib. Dans *Afrique Action*, 13 mars 1961.

¹¹ Albert Memmi, *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*. Présence africaine, 1965 - 301 pages

Publié en 1950, *Le Fils du pauvre* est un récit autobiographique romancé qui retrace l'enfance et l'adolescence de Fouroulou Menrad, un jeune Kabyle issu d'un milieu modeste. À travers son regard, Mouloud Feraoun dresse un portrait sensible de la vie en Kabylie au début du XXe siècle, marquée par la pauvreté, les traditions et le poids du colonialisme français.

Fouroulou, le principal protagoniste du roman, grandit dans une famille pauvre mais unie, où il découvre les valeurs du travail, du respect et de la solidarité. Malgré les difficultés financières, son intelligence et sa soif d'apprendre lui permettent d'accéder à l'école française, un privilège rare pour un enfant de son milieu. Grâce au soutien de ses proches et de ses enseignants, il poursuit ses études avec persévérance, malgré les obstacles sociaux et matériels qui se dressent sur son chemin.

Le roman met en lumière le tiraillement du jeune garçon entre son attachement aux traditions kabyles et son aspiration à un avenir meilleur à travers l'éducation. Cette dualité illustre la complexité de l'identité des Algériens sous la colonisation.

Avec une écriture simple et authentique, Feraoun livre un témoignage poignant sur la condition des Kabyles et la difficulté de concilier héritage culturel et modernité imposée par la présence coloniale. *Le Fils du pauvre* est ainsi un récit à la fois personnel et universel, mettant en avant le courage et la résilience d'un enfant face aux défis de son époque.

1.2.2. *La Grande Maison* de Mohamed Dib

Publié en 1952, *La Grande Maison* est le premier tome de la trilogie algérienne de Mohamed Dib, suivi par *L'Incendie* et *Le Métier à tisser*. Ce roman réaliste décrit la vie quotidienne d'une famille pauvre à Tlemcen, en Algérie

coloniale, à travers le regard d'Omar, un jeune garçon qui grandit dans un environnement marqué par la misère et l'injustice sociale.

Omar vit avec sa mère Fatima et sa sœur Zhor dans *la grande maison*, un immeuble insalubre où s'entassent plusieurs familles démunies. Son père est décédé, et sa mère peine à subvenir aux besoins du foyer en travaillant comme femme de ménage. Malgré les difficultés, Omar fréquente l'école française, où il prend conscience des inégalités criantes entre Algériens et colons européens.

Le roman met en lumière la souffrance du peuple algérien sous le joug colonial : la faim, l'exploitation, et l'absence de perspectives. Les habitants de la grande maison luttent pour survivre, tandis que la Seconde Guerre mondiale aggrave encore leur détresse. La figure maternelle de Fatima incarne la résilience face à l'adversité, mais aussi le poids des traditions.

À travers le regard naïf mais lucide d'Omar, Mohamed Dib dresse un portrait saisissant de l'Algérie coloniale, où la misère nourrit un sentiment croissant d'injustice et de révolte. *La Grande Maison* est ainsi un témoignage poignant sur la condition des Algériens avant la guerre de libération, tout en offrant une réflexion sur l'enfance, l'oppression et l'espoir d'un avenir meilleur.

1.2.3. *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri

Publié en 1952, *La Colline oubliée* est le premier roman de Mouloud Mammeri. Il plonge le lecteur dans un village kabyle traditionnel des années 1940 et explore le passage à l'âge adulte d'un groupe de jeunes tiraillés entre leurs racines et les bouleversements du monde moderne.

L'histoire suit le personnage de Nafa, un jeune Kabyle qui, comme ses amis, voit son quotidien rythmé par les coutumes ancestrales et les exigences de la communauté. Il partage ses journées avec Arezki, Slimane et Mokrane, ainsi

qu'avec les jeunes filles du village, notamment Tassadit, dont il est amoureux. Cependant, leur insouciance est rapidement troublée par la prise de conscience des injustices sociales, du poids des traditions et de l'influence croissante du monde extérieur.

À travers ces personnages, Mammeri dépeint le conflit entre modernité et tradition, entre aspirations individuelles et devoirs communautaires. L'arrivée de la guerre et les départs forcés des jeunes hommes pour le service militaire marquent une rupture brutale dans leur existence, symbolisant la fin d'une époque et l'impossible retour à l'innocence.

Avec une écriture sobre et poétique, *La Colline oubliée* est un roman initiatique qui met en lumière la transformation d'une société kabyle confrontée aux mutations imposées par la colonisation et la modernité. Il exprime le dilemme d'une jeunesse en quête de liberté, mais enfermée dans un cadre social rigide où les choix personnels sont souvent sacrifiés au profit des traditions.

1.2.4. *Nadjma* de Kateb Yacine

Le roman *Nadjma* de Kateb Yacine, publié en 1956, est une œuvre majeure de la littérature algérienne, considérée comme un texte fondateur du roman moderne maghrébin. Il raconte l'histoire de quatre jeunes Algériens Mourad, Lakhdar, Rachid et Mustapha qui vivent sous le joug colonial. Leur destin est lié à Nedjma, une femme mystérieuse et insaisissable, symbole à la fois de la beauté et de la complexité de l'Algérie de l'époque. Nedjma est une métaphore de la patrie algérienne, divisée et convoitée, mais aussi rebelle et indomptable.

L'auteur accorde une place essentielle à l'histoire en évoquant différentes périodes, de la colonisation française aux occupations romaine, arabe et turque. Il mentionne des figures emblématiques comme l'Émir Abdelkader et Jugurtha, tout

en mettant en lumière des événements marquants, notamment la tragédie du 8 mai 1945. Le récit, dense et polyphonique, plonge le lecteur dans un labyrinthe de phrases courtes, de dialogues, de monologues intérieurs et d'une narration fragmentée, dépourvue de chronologie linéaire. Il se déploie à travers plusieurs espaces narratifs, allant de Constantine à Bône, en passant par Sétif, le Nadhor et un village anonyme. Cette œuvre symbolique et révolutionnaire a été hautement appréciée par la critique littéraire et a joué un rôle très important dans le développement ultérieur du roman maghrébin : « *Le roman de loin le plus important de la littérature maghrébine, d'avant les indépendances, Nedjma, pulvérise littéralement les modèles hérités du roman réaliste balzacien. C'est de cette subversion formelle qu'il tire sa dimension révolutionnaire, bien plus que de choix idéologiques dans lesquels beaucoup de lecteurs ont voulu l'enfermer* ». ¹²

1.2.5. D'autres romans des années 1950

Sur la scène littéraire, d'autres écrivains algériens s'impliquent en explorant diverses problématiques, telles que la confrontation de deux civilisations au sein d'un même pays, leur position face à la guerre de libération ou encore l'engagement nationaliste. Ces thématiques se retrouvent notamment dans *Le Sommeil du juste* (1955) de Mouloud Mammeri, *Les Chemins qui montent* (1957) de Mouloud Feraoun et *Le Métier à tisser* (1957) de Mohamed Dib.

Les romans *La Dernière impression* (1958), *Je t'offrirai une gazelle* (1959) et *L'Élève et la leçon* (1960) de Malek Haddad s'inscrivent dans une littérature profondément nationale. À travers ses œuvres, l'auteur explore les problématiques identitaires et se projette dans ses personnages, notamment dans *La Dernière impression*, où il met en lumière l'acculturation de l'intellectuel

¹² Charles Bonn, Naget Khadda et Abdellah Mdahri. Ouvrage collectif coordonné par Charles Bonn *Littérature maghrébine d'expression française*. EDICEF, 1996, p.10.

colonisé, tiraillé entre deux mondes : d'un côté, ses racines et, de l'autre, l'univers culturel de la langue française, à laquelle il se trouve lié. Son héros incarne ce dilemme, oscillant entre l'attrait de la culture occidentale et le rejet de la guerre menée par la France contre son pays et son peuple. La portée symbolique de ce roman est essentielle pour comprendre la vision de l'auteur, qui s'exprime à travers son protagoniste, Saïd, un ingénieur contraint de détruire un pont qu'il avait lui-même construit, tout en aspirant à un monde de paix et de bonheur.

Du côté des femmes écrivains, Assia Djebar se distingue par une production littéraire riche, mettant au cœur de son œuvre la condition féminine. *La Soif* (1957) explore les problématiques familiales, tandis que *Les Impatients* (1958) s'inscrit dans un contexte marqué par les événements politiques. Quant à *Les Enfants du nouveau monde* (1962), il met en lumière l'engagement des femmes dans la lutte pour l'indépendance. D'autres femmes écrivains ont également marqué la scène littéraire, à l'image de Marguerite Taos Amrouche, auteur de *Jacinthe noire* (1947), et de Djamila Debèche. Cette dernière s'illustre notamment avec son célèbre récit *Aziza*, publié en 1955, où elle dénonce le regard masculin, souvent humiliant et empreint d'incompréhension, porté sur la femme.

1.2.6. Les principales thématiques développées dans ces romans

Les romans algériens d'avant l'indépendance reflètent les réalités sociales, politiques et culturelles de l'époque coloniale. À travers leurs œuvres, les écrivains de cette période abordent des thématiques variées qui témoignent des injustices, des luttes identitaires et des aspirations à la liberté. Cette analyse met en lumière les principales thématiques explorées dans ces récits.

-La thématique de l'Histoire

Dans le contexte agité des années 50, la littérature connaît un essor remarquable. En effet, les périodes de crise nourrissent l'écriture, où le réel devient une source d'inspiration pour la fiction. Grâce au travail sur le langage, cette dernière parvient alors à figer une image singulière de son époque.

La littérature algérienne des années 50 entretient un lien étroit avec l'Histoire, reflétant les bouleversements sociaux et politiques engendrés par la colonisation. Des écrivains comme Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Kateb Yacine, Mouloud Mammeri et Malek Haddad sont aujourd'hui considérés comme des figures incontournables de cette époque, non seulement en raison de la richesse de leur style, mais aussi par la manière dont ils ont su capturer l'essence d'une société en pleine mutation.

À travers leurs romans, ils dressent un portrait fidèle d'une Algérie déchirée, où les structures traditionnelles sont ébranlées par la domination coloniale. Ils donnent à voir les souffrances du peuple, la marginalisation des Algériens et les tensions croissantes qui annoncent une révolte imminente. Mais au-delà du simple constat, leurs œuvres traduisent aussi l'éveil progressif des consciences et l'émergence d'un sentiment national fort. En mettant en lumière les injustices et en explorant les aspirations d'un peuple en quête de liberté, ces écrivains ont contribué à forger un imaginaire collectif qui a nourri la lutte pour l'indépendance. Ainsi, la littérature des années 50 ne se limite pas à une représentation du réel : elle devient un véritable vecteur de réflexion et d'engagement.

-La thématique d'une Algérie différente

Les écrivains algériens d'avant l'indépendance ont joué un rôle essentiel dans la construction d'une image alternative de leur pays, loin des clichés véhiculés par la littérature coloniale. À travers leurs œuvres, ils proposent une

représentation authentique de l'Algérie, mettant en lumière la complexité de son identité, ses traditions, ses souffrances et ses aspirations à la liberté.

Contrairement aux récits coloniaux qui présentaient l'Algérie comme un territoire figé sous domination française, ces auteurs dressent un portrait vivant et profond d'une société en mutation. Ils donnent voix aux Algériens, souvent réduits au silence dans la littérature européenne, en exposant leurs luttes quotidiennes, leurs espoirs et leur résistance face à l'oppression.

Des écrivains comme Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Kateb Yacine, Mouloud Mammeri et Malek Haddad brossent le tableau d'une Algérie plurielle, tiraillée entre la préservation de son identité et les effets destructeurs de la colonisation. Leur vision d'une « Algérie autre » repose sur la mise en avant de la culture populaire, des traditions orales, de la langue et des modes de vie qui définissent le peuple algérien.

-La thématique de la foi

La foi occupe une place centrale dans la littérature algérienne d'avant l'indépendance, reflétant à la fois une dimension spirituelle et un ancrage identitaire profond. Dans un contexte marqué par la colonisation et la remise en question des repères culturels et sociaux, la religion apparaît comme un élément structurant, un refuge face à l'oppression et une source de résilience pour le peuple algérien.

Les écrivains de cette époque, tels que Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Kateb Yacine, Mouloud Mammeri et Malek Haddad, intègrent la foi dans leurs récits, non seulement comme une pratique religieuse, mais aussi comme un moteur de résistance et d'unité. L'Islam, en particulier, est présenté comme un élément fédérateur, garant des valeurs et de l'identité nationale, face à l'entreprise d'assimilation culturelle menée par la colonisation française.

Dans certains romans, la foi est dépeinte à travers le quotidien des personnages, exprimant leur attachement aux traditions et leur quête de sens dans un monde en pleine mutation. Chez Mouloud Feraoun, par exemple, la religion accompagne la vie des paysans kabyles, inscrivant leur existence dans une continuité spirituelle et culturelle. Chez Mohammed Dib, la foi se mêle aux préoccupations sociales et politiques pour démontrer que la population algérienne est profondément enracinée dans des principes et des valeurs morales, cet exemple tiré de *L'Incendie* en témoigne, où un précepte islamique est cité : « *Pourtant il est dit : Agissez comme si votre mort était pour demain, mais accomplissez votre devoir comme si vous deviez vivre pour l'éternité* ».

-La thématique de l'attachement à la terre

Les romans algériens d'avant l'indépendance plongent leurs racines dans la terre et l'histoire du pays, offrant une vision authentique de la société. Leur style simple, à l'exception de *Nedjma*, privilégie le réalisme à l'esthétique, cherchant à révéler une réalité conflictuelle.

Ces écrivains peignent la véritable identité de l'Algérien, ses conditions de vie difficiles et dénoncent les injustices. L'attachement à la terre est un thème central : elle est nourricière et sacrée. Mohammed Dib écrit dans *L'Incendie* : « *La terre est femme, le même mystère de fécondité et de stérilité s'épanouit dans les sillons et dans le ventre maternel* ».

La colonisation a privé les petits paysans de leurs terres, les contraignant à devenir ouvriers, *khammes* ou à émigrer. Même les grands propriétaires, attirés par l'argent, finissent souvent ruinés après avoir vendu leurs terres aux colons. Le souvenir de cette perte reste une blessure vive.

La montagne, tout comme la terre, est un symbole puissant, gardienne des traditions et refuge pour les résistants. Dans *La colline oubliée*, Mouloud

Mammeri dénonce sa profanation : « *La montagne est profanée de partout et les fils de ceux qui t'écoutaient comme un second prophète y ont fait pénétrer des coutumes qui feraient se dresser tes cheveux sur ta tête.* »

Kateb Yacine fait de la montagne du Nador un témoin du passé dans *Nedjma* : « *...dans le patrimoine profané, qui devait, pour le moins, garder la trace, le souvenir de la tribu défunte.* »

Assia Djebar, dans *Les enfants du nouveau monde*, évoque l'espoir qu'elle incarne pour une jeune combattante : « *La montagne ! je vais à la montagne ! Et il lui semble que chaque pas la rapproche de l'instant où elle fera face à cet être immense, tranquille de force collective, de richesses et de chants.* »

À travers ces œuvres, la terre et la montagne apparaissent comme des symboles de résistance, de mémoire et d'identité.

-La thématique de la famille et de l'organisation de la société

En Algérie, comme partout ailleurs en Afrique, la famille occupe une place prépondérante au sein de la société, une importance qui ne se dément pas dans les univers diégétiques de premiers romanciers algériens. Elle maintient la cohésion de la société et offre à chacun de ses membres un espace de sécurité au sein duquel le rôle de chacun est déterminé avec précision conformément aux règles d'usage héritées des ascendants. Dans *Le Fils du pauvre*, Fouroulou, en tant que fils unique, met en avant les privilèges liés à son statut de garçon ainsi que l'attention particulière qu'il reçoit en tant que futur chef de famille : « *J'étais l'unique garçon de la maisonnée. Pénétré de mon importance dès l'âge de cinq ans, j'abusais bientôt de mes droits. Je devins immédiatement un tyran pour la plus petite de mes sœurs, mon aînée de deux ans* ».

la figure du père occupe une place centrale, reflétant à la fois l'autorité, la tradition. Il incarne souvent la transmission des valeurs, la rigueur et le poids des responsabilités familiales. Ramdane, le père de Fouroulou était contraint à l'émigration pour sauver le modeste héritage familial qu'il avait en gage car c'était pour lui « *l'ultime ressource, le dernier espoir, la seule solution* ». Cependant, en l'absence du père, la mère peut tout aussi bien assumer le rôle de chef de famille : « *Ici c'est moi qui commande* » déclare Aïni, la mère dans *Le Métier à tisser*.

Le mariage est perçu plus comme un moyen assurant la pérennité de la famille que comme une simple alliance entre deux individus. En effet, dans la société traditionnelle qui repose sur le travail manuel, chaque naissance représente une force supplémentaire de travail. C'est pourquoi, les villageois souhaitaient aux jeunes mariés les sept garçons, « *sept est toujours le chiffre habituel de ce genre de souhait, le souhait était accueilli avec un sourire épanoui : c'était bien visé* ». (Mouloud Feraoun, *La Terre et le sang*)

-La thématique de la solidarité

L'entraide et la solidarité sont des principes fondamentaux qui structurent la société algérienne, particulièrement dans un contexte de dépossession et de précarité. Face aux difficultés, la cohésion sociale devient un rempart contre la misère.

L'exploitation économique est une réalité omniprésente. Dans *Nedjma*, un personnage exprime son aspiration à une vie meilleure : « *du travail et du pain. Tels sont mes rêves de jeunesse* ». Mais la faim est une condition partagée par tous, comme le souligne Mohammed Dib dans *La Grande Maison* : « *Tout le monde avait faim* ». Dans *Le Métier à tisser*, le quotidien des tisserands est marqué par la précarité : sous-payés et mal nourris, ils luttent pour survivre. L'abondance de

main-d'œuvre contribue à la baisse des salaires : « *Les salaires offerts par les colons sont une misère* ».

Cette misère généralisée renforce les liens de solidarité entre les individus. Dans *La Grande Maison*, Omar, affamé, arrache un quignon de pain à un camarade avant de l'offrir à un autre, encore plus démuné. L'entraide est profondément ancrée dans les mœurs. Ainsi, dans *La Colline oubliée*, Davda, bien que légèrement plus aisée que les autres, nourrit tous les mendiants qui frappent à sa porte. De même, dans *La Terre et le Sang*, Kamouma, privée de ressources après le départ de son fils en France, survit grâce à la charité de ses voisins. Au-delà de l'assistance individuelle, la solidarité s'étend à l'ensemble de la communauté, devenant un moyen de résister à l'oppression coloniale. Protéger les siens face à l'injustice est une réaction naturelle de défense. Ainsi, dans ces romans, la solidarité apparaît comme une forme de résilience collective, affirmant la dignité et la force d'un peuple en lutte.

-La thématique de l'engagement et de la répression

La littérature algérienne d'avant l'indépendance est profondément marquée par la prise de conscience des injustices coloniales et l'engagement des écrivains en faveur de la résistance. À travers romans et nouvelles, les auteurs dénoncent l'oppression, l'aliénation culturelle et les inégalités sociales, tout en mettant en scène des personnages en quête d'identité et de liberté. Cette littérature engagée d'esthétique essentiellement réaliste devient un outil de lutte et de transmission des aspirations nationalistes du peuple algérien.

Ce parcours est illustré dans la trilogie intitulée significativement *Algérie* de Mohammed Dib. À travers le regard du jeune Omar, l'auteur exprime une interrogation fondamentale : « *Pourquoi sommes-nous pauvres ?* » (*L'Incendie*).

Plus tard, lors d'un discours politique, Hamid Saraj est interpellé : « *Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ?* » (*L'Incendie*), mettant ainsi en lumière la nécessité d'identifier les véritables causes de l'oppression. De son côté, Hamedouch, dans *Le Métier à tisser*, s'exclame : « *Parler, dit-il, c'est plus beau et plus facile qu'agir* ». Par ces mots, il souligne que se plaindre ne suffit pas ; il faut agir. Ainsi, la prise de conscience conduit inévitablement à l'engagement.

Kateb Yacine, en revenant sur les événements de Sétif, perçoit la peur des colons et en tire une conclusion essentielle : le destin des Algériens n'est pas une fatalité. Dans *Nedjma*, Lakhdar, témoin des manifestations, semble vouloir se persuader de la réalité de ce bouleversement en répétant : « *Ils avaient peur de nous, de nous, de nous !* » Plus loin, l'auteur affirme avec force : « *On peut, forts de tant de moustaches, de pieds cornus, toiser les colons, la police.* » Par ces mots, Kateb Yacine exprime une prise de conscience grandissante, où le regard sur l'opresseur se renverse, ouvrant la voie à la révolte.

Dans *La Dernière Impression*, Malek Haddad utilise les enseignements de l'école française pour déconstruire de l'intérieur la culture dominante et dénoncer l'idéologie de l'assimilation. Il détourne ainsi les morales véhiculées par des textes classiques enseignés dès le primaire, comme *La Chèvre de Monsieur Seguin* d'Alphonse Daudet ou *La Cigale et la Fourmi* de La Fontaine, pour leur donner un sens subversif, appelant à l'engagement contre l'ordre colonial.

Il interroge ainsi : « *Pourquoi une cigale n'a pas droit de chanter tout l'été sans avoir à s'humilier devant une fourmi ?* » Plus loin, il affirme : « *La cigale lançait un défi à l'hiver, la petite chèvre lançait un défi au loup. L'homme libre a le libre arbitre de défier la loi.* »

Le message est clair : la résistance et la liberté passent par le refus de la soumission. Malek Haddad évoque à travers *La Dernière Impression* la guerre d'Algérie et se clôt sur une note d'espoir et de victoire : « *Cigogne, demain il fera beau.* ». Jugé

trop subversif, l'ouvrage fut interdit de diffusion en Algérie par les autorités coloniales.

Si certains écrivains algériens de cette époque sont renommés pour leurs romans, traduits en plusieurs langues et étudiés dans de nombreuses universités à l'étranger, ils ont également exploré d'autres formes d'expression, telles que la poésie, les essais et le théâtre, qu'ils ont mis au service du même engagement.

En effet, Mohammed Dib se considère avant tout comme un poète et affirme être venu au roman par la poésie. Son premier recueil, *Ombre gardienne*, témoigne de cette sensibilité, mais son œuvre ne s'arrête pas là : il a également écrit des nouvelles, des contes et une pièce de théâtre.

Kateb Yacine, quant à lui, s'illustre aussi dans la poésie avec *Soliloques* et dans le théâtre, un genre qui deviendra central dans son engagement artistique. À ses côtés, des figures comme Jean Sénac et Jean Amrouche marquent profondément la poésie algérienne de cette époque.

Dans le domaine de l'essai, Frantz Fanon joue un rôle majeur avec *L'An V de la Révolution algérienne* (1959), devenu un texte incontournable de la décolonisation. Il y décrit, de l'intérieur, une société en lutte pour son indépendance.

Tous ces écrits ont conféré à la littérature algérienne de langue française un rayonnement international. Longtemps mal comprise et réduite à une dimension ethnographique ou exotique, elle a été réévaluée grâce aux études postcoloniales. On la reconnaît aujourd'hui comme une littérature engagée, portant une prise de conscience de l'acculturation et un discours de résistance contre le colonialisme.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les trois textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

Fouroulou avait «onze ans environ lorsque Ramdane, son père, tomba malade »

Lounis prit la direction de la maison. Il se mit d'accord avec le propriétaire pour vendre les bœufs qu'on ne pouvait plus entretenir. La part du bénéfice servit à soigner le malade. Elle ne dura pas longtemps. Il fallait de la semoule et de la viande une fois par semaine. On tua un deuxième bouc et de temps en temps une poule. L'aïd approchait, on dut acheter des gandouras aux enfants. On vendit l'âne et un mouton. Bref, le pauvre Ramdane était ruiné avant même d'entrer en convalescence. Lounis, pour sauver son frère, dépensait inutilement sans compter. Il apportait de la viande, c'était les enfants qui la mangeaient; on préparait du café, le malade n'en buvait qu'une tasse. Lorsque enfin il put manger, Ramdane ne trouva ni provisions ni argent. Alors il emprunta à cinquante pour cent pour reprendre des forces et pour nourrir les siens. C'était l'hiver; il dut continuer à emprunter jusqu'au printemps.

Quand ses forces revinrent en même temps que les beaux jours, il put mesurer avec effroi la profondeur de l'abîme où la maladie l'avait plongé. La misère était à ses trousses. Pour la première fois depuis le partage, il se rendit le cœur gros chez le cadastre, apposer ses deux pouces au bas d'une reconnaissance de dette. Il hypothéqua son champ et sa maison. Ce jour-là, un jour de marché, si Fouroulou a bonne mémoire, son père, surmontant son chagrin, avait rapporté un chapelet de tripes. Elles parurent amères à tous.

Quelque temps après, laissant sa famille aux soins de son frère, Ramdane quitta, un matin, son village pour aller travailler en France. C'était l'ultime ressource, le dernier espoir, la seule solution. Il savait très bien que s'il restait au pays, la dette ferait boule de neige et emporterait bientôt, comme sous une avalanche, le modeste héritage familial.

Mouloud Feraoun, *Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1997

Questions

- 1- Qui sont les personnages qui figurent dans cet extrait de roman.
- 2- Quels sentiments peut-on attribuer à Lounis face à la maladie de son frère ?
- 3- Comment la maladie de Ramdane impacte-t-elle la situation économique de la famille ?
- 4- Que symbolise la phrase « Elles parurent amères à tous » en parlant des tripes ?
- 5- Quel rôle joue la reconnaissance de dette dans la déchéance de Ramdane ?
- 6- Pourquoi l'émigration en France est-elle perçue comme la « seule solution » pour Ramdane ?
- 7- Ce passage illustre-t-il une réalité sociale plus large en Algérie à l'époque ? Pourquoi ?
- 8- Quels sont les sacrifices faits par la famille pour tenter de surmonter la crise ?
- 9- Peut-on considérer Ramdane comme une victime du destin ou de conditions socio-économiques défavorables ? Justifiez votre réponse.
- 10- Quel message Mouloud Feraoun cherche-t-il à transmettre à travers cette scène ?
- 11- Proposez un titre à cet extrait.

Texte n°2

Ses dimensions, qui étaient très étendus, faisaient qu'on ne pouvait jamais se prononcer avec exactitude sur le nombre de locataires qu'elle abritait. Quand la ville fut éventrée, on avait aménagé des voies modernes et les édifices neufs repoussèrent en arrière ces bâtisses d'antan disposées en désordre et si étroitement serrées qu'elles composaient un seul cœur : l'ancienne ville. DarSbitar, entre des ruelles qui serpentaient pareilles à des lianes, n'en paraissait être qu'un fragment. Grande et vieille, elle était destinée à des locataires qu'un souci majeur d'économie dominait ; après une façade disproportionnée, donnant sur la ruelle, c'était la galerie d'entrée, large et sombre : elle s'enfonçait plus bas que la chaussée, et, faisant un coude qui préservait les femmes de la vue des passants, débouchait ensuite dans une cour à l'antique dont le centre était occupé par un bassin. À l'intérieur, on distinguait des ornements de grande taille sur les murs : des céramiques bleues à fond blanc. Une colonnade de pierre grise supportait, sur un côté de la cour, les larges galeries du premier étage. [...]. Dar-Sbitar était pleine comme une ruche.

Mohamed Dib, *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 2005

Questions

- 1- Quelle est la particularité de Dar Sbitar en termes de taille et de population ?
- 2- Comment la transformation de la ville a-t-elle affecté l'ancienne architecture ?
- 3- Pourquoi, selon vous, l'auteur compare-t-il Dar Sbitar à une ruche ?
- 4- Pourquoi l'auteur insiste-t-il sur l'idée d'une communauté très dense au sein de Dar Sbitar ?
- 5- Que symbolise le bassin central dans la cour de Dar Sbitar ?
- 6- Que révèle ce texte sur les modes de vie traditionnels et leur confrontation avec la modernité ?
- 7- La description de Dar Sbitar suscite-t-elle une impression de nostalgie ou de misère ? Justifiez votre réponse.

8- Proposez un titre au texte.

Texte n°3

Depuis longtemps en effet, notre cité souffrait d'une maladie étrange, insaisissable. Elle était partout et nulle part; elle semblait disparaître quelques mois, puis fondait brusquement, terriblement, comme pour rattraper le court moment de répit qu'elle nous avait laissé. On avait essayé tous les remèdes ; rien n'y faisait, d'autant plus que nul ne savait exactement quelle était la cause du mal, quel saint on avait offensé, en quoi les jeunes avaient dépassé la juste mesure ou les vieux fait à l'assemblée des raisonnements faux et pris des décisions injustes.

Deux ans de suite toutes les sources avaient tari, et il avait fallu descendre chercher l'eau très bas, dans la vallée. La grêle avait brûlé le blé en herbe ; on avait éteint dans le même été quatre incendies à quelques jours d'intervalle dans la même forêt d'Ifran. Les enfants ne se battaient plus; ils s'asseyaient en rond sur la place, comme les vieux, et parlaient d'automobiles ou du prix des denrées, ils ne jouaient pas, comme nous jadis, aux chacals, aux sangliers, aux jeux aventureux qui nous menaient jusqu'à Aourir et plus loin ; il n'était jamais question parmi eux de batailles à coups de pierres ; et les vieux qui nous les interdisaient à cause des blessures et des ravages que les deux camps faisaient dans les champs, finirent par regretter que nulle troupe jamais ne couchât les moissons dans sa course rapide. Il naissait toujours autant d'enfants, mais c'étaient surtout des filles; il y avait aussi beaucoup de morts, mais c'étaient plutôt des garçons qui mouraient. Un vent maléfique soufflait sur Tasga ; tous les vieux se souvenaient d'être sortis tête nue sous la neige ; il avait suffi à notre cordonnier de rester sous le vent du nord le temps de ferrer son âne : on l'a enterré le lendemain. Un si brave homme, qui vous recommandait des chaussures pour presque rien.

Mouloud Mammeri, *La Colline oubliée*, Paris, Gallimard, 1992

Questions

- 1- Quelle est la « maladie étrange » dont souffre la cité ? Pourquoi est-elle qualifiée d'« insaisissable » ?
- 2- Quels sont les différents malheurs qui frappent la communauté ?

- 3- Quels éléments montrent que les habitants ont essayé de comprendre l'origine du mal ?
- 4- Comment les enfants ont-ils changé par rapport aux générations précédentes ?
- 5- Quel effet produit la répétition des catastrophes dans le récit ?
- 6- Pourquoi peut-on parler d'un climat de fatalité et de résignation dans le texte ?
- 7- Quels sont les indices qui montrent un déséquilibre dans la société de Tasga ?
- 8- Comment l'auteur traduit-il l'impuissance des habitants face à leur situation ?
- 9- Peut-on voir dans cette description une critique sociale ou politique ? Justifiez.
- 10- Le texte suggère-t-il une opposition entre tradition et modernité ? Si oui, comment ?
- 11- Proposez un titre au texte.

1.3. La littérature algérienne d'après l'indépendance

Après l'indépendance, la littérature algérienne d'expression française reflète les transformations politiques, économiques et culturelles du pays. Au-delà de ces évolutions, elle s'affirme progressivement avec l'émergence de nouvelles voix, l'apparition de nouvelles revendications et l'exploration de styles d'écriture inédits. Cette période marque un tournant dans l'évolution de la littérature algérienne, caractérisé par une rupture. Mouloud Feraoun, assassiné à la veille de l'indépendance, ne peut plus écrire, tandis que Mouloud Mammeri se consacre à l'enseignement et que Malek Haddad renonce au français comme langue d'écriture. Mohamed Dib, bien qu'il poursuive son œuvre, opère une transformation stylistique en adoptant une « deuxième manière ». De leur côté, Assia Djébar s'oriente davantage vers le cinéma et Kateb Yacine se consacre largement plus au théâtre en arabe dialectal.

1.3.1. La littérature algérienne des années 60 / 80

Cette période se distingue par une grande diversité culturelle, marquée par l'essor de l'industrie culturelle, l'influence croissante des médias de masse et l'émergence de débats et de confrontations d'idées autour de nouveaux enjeux

politiques, tels que la révolte de Mai 1968 en Europe ou la guerre du Vietnam. Toutes les formes d'expression artistique connaissent un rayonnement sans précédent. Après l'indépendance, les écrivains algériens s'inscrivent dans une dynamique de renouvellement littéraire en s'ouvrant aux nouvelles approches critiques et théoriques développées par des penseurs comme Roman Jakobson, Gérard Genette et Roland Barthes. Cette ouverture théorique enrichit la littérature algérienne en favorisant des expérimentations narratives et une remise en question des formes traditionnelles du roman, tout en permettant une réflexion plus profonde sur l'identité, l'histoire et la mémoire.

Dans son diptyque *Qui se souvient de la mer* (1962) et *Cours sur la rive sauvage* (1964), Mohammed Dib aborde la réalité de la guerre sous un prisme différent, contrastant avec l'engagement et la contestation qui caractérisaient sa première trilogie. Ces deux romans illustrent ce que l'on qualifie de « deuxième manière » de Dib, marquée par un abandon du réalisme classique. Selon l'auteur, ce dernier ne permet plus de traduire l'horreur des événements, à l'instar de *Guernica* de Picasso, qui dépasse la simple représentation figurative. Dès lors, Mohammed Dib a pris conscience des limites du réalisme classique pour exprimer l'horreur et la complexité de la guerre. Convaincu que cette forme d'écriture ne suffisait plus à retranscrire l'indicible, il s'oriente vers une approche plus expérimentale, intégrant le fantastique, le symbolisme et l'allégorie. Cette évolution marque une rupture avec son engagement initial et témoigne de sa volonté d'explorer de nouvelles voies narratives pour mieux traduire les bouleversements historiques et intérieurs de ses personnages. Selon lui, « (...) la vraie révolution pour un écrivain est celle du langage. Aussi (...) la vraie question pour eux est-elle celle de la nouveauté et de la qualité de leur écriture »¹³.

¹³ Charles Bonn. *Anthologie de la littérature algérienne (1950-1987)*. Librairie Générale Française, 1990, p. 5

Après avoir publié plusieurs recueils de nouvelles et de poèmes, Mohammed Dib revient au roman en publiant *La Dance du roi* (1968), *Dieu en barbarie* (1970), *Le Maître de chasse* (1973) et enfin *Habel* (1977), dans lequel il explore les thèmes de l'exil en s'appuyant sur le symbolisme, à travers l'histoire d'un jeune Maghrébin contraint de quitter sa terre natale par son frère aîné, dans une réinterprétation d'un mythe religieux ancestral. Isolé et déraciné dans une grande ville européenne, le protagoniste voit son destin basculer lorsqu'il rencontre Sabine, puis Lilly, dont la présence jouera un rôle déterminant dans sa vie.

Dans, *Le Polygone étoilé* (1966), Kateb Yacine revisite l'histoire de l'Algérie depuis la colonisation, en proposant une réflexion approfondie sur le destin du pays. À travers une écriture poétique qui emprunte au roman, au théâtre et à la poésie, il mêle interprétations symboliques et méditations philosophiques sur les événements politiques qui ont marqué l'Algérie.

Les Alouettes naïves (1967) d'Assia Djébar, ce roman captivant, mêlant guerre et amour, se déroule sur fond de lutte pour l'indépendance. À travers les figures d'Omar, l'intellectuel, de Rachid, le révolté, et de Nfissa, la femme émancipée mais encore attachée aux traditions, Assia Djébar met en lumière le destin tragique d'une génération à la fois idéaliste et lucide, sacrifiée par l'Histoire. Avec une écriture à la fois puissante et poétique, l'auteure interroge la question de l'engagement et plonge le lecteur dans un univers vibrant, à la croisée de deux civilisations.

Appartenant à cette génération, Rachid Boudjedra est l'un des auteurs les plus emblématiques de la littérature algérienne post-indépendance. Son œuvre, marquée par une critique acerbe de la société traditionnelle, dénonce avec virulence les abus du pouvoir masculin dans le monde musulman, l'hypocrisie religieuse, la polygamie et la condition des femmes, comme l'illustre son premier roman *La Répudiation* (1969).

D'autres thèmes sont également explorés, comme dans *L'Escargot entêté* (1977), où Boudjedra aborde la bureaucratie sous un prisme psychanalytique, à travers une écriture audacieuse, provocante et obsessionnelle. Ces particularités ont contribué à faire de lui un auteur controversé, classé parmi ceux qui dérangent. En effet, Rachid Boudjedra a souvent été critiqué pour son occidentalisme, la prétendue obscénité de son écriture et son athéisme. Face à ces reproches, il répond : « *une littérature algérienne ne peut être qu'une littérature politique dans le sens subversif du terme. C'est-à-dire une littérature de la remise en question, une littérature du subvertissement, du renversement* »¹⁴. Outre *La Répudiation* et *L'escargot entêté*, Boudjedra publie également *Les 1001 années de la nostalgie* en 1979 et *Le Démantèlement édité* en 1981.

En parallèle, la scène littéraire connaît un renouveau avec l'émergence de nouveaux talents, apportant des approches d'écriture innovantes et explorant diverses tendances stylistiques. Ces auteurs se distinguent par leur quête d'une expression formelle inédite, enrichissant ainsi le paysage littéraire de nouvelles perspectives. Leurs romans se caractérisent par plusieurs éléments marquants :

-Une contestation virulente et la transgression des tabous traditionnels : des œuvres comme *Le Muezzin* (1968) de Mourad Bourboune et *La Répudiation* (1969) de Rachid Boudjedra illustrent cette tendance, où les auteurs expriment leurs angoisses existentielles et leur révolte intérieure à travers des récits marqués par une critique radicale des normes sociales et culturelles.

-Un retour aux traditions et à la mémoire orale berbère : dans *Mémoire de l'Absent* (1974), Nabil Farès s'appuie sur l'héritage collectif berbère pour

¹⁴ H. Gafaïti. *Boudjedra ou la passion de la modernité*. Paris : Denoël, 1987, p.26.

construire le parcours d'Abdenouar, un personnage écrasé par une histoire violente et engagé dans une quête identitaire et originelle.

-Une analyse des aspects les plus sensibles de la société et de la politique algériennes : des romans tel *Les Vigiles* et *Les Chercheurs d'os* de Tahar Djaout, abordent avec lucidité et acuité les tensions sociales et politiques du pays.

-Un recours à l'allégorie et aux images fantastiques pour traduire la réalité sous une forme symbolique : *La Mante religieuse* (1976) de Jamel Ali-Khodja illustre cette approche, où l'imaginaire et le symbolisme servent à exprimer des vérités profondes sur le monde contemporain.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès près de l'institutrice, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu... Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables - et pourtant aliénés !

Kateb Yacine, *Le polygone étoilé*, Paris, Seuil, 2000

Questions

- 1- Que signifie l'expression "seconde rupture du lien ombilical" ?
- 2- Qui est l'institutrice et quel rôle joue-t-elle dans l'exil intérieur du narrateur ?
- 3- Quel est l'effet de l'école sur le lien entre l'enfant et sa mère ?
- 4- Comment la citation illustre-t-elle le thème de l'exil intérieur ?
- 5- Quelle place occupe la langue maternelle dans cette réflexion ?
- 6- En quoi l'enseignement en français constitue-t-il une forme d'aliénation culturelle ?
- 7- Quelle est l'importance du murmure du sang et des frémissements réprobateurs dans cette citation ?

Texte n°2

Le père vint demander conseil à Ma qui fut tout de suite d'accord . Les femmes lancèrent des cris de joie et ma mère , pour ne pas rester en deçà de l'événement , accepta d'organiser les festivités . La mort sur le visage , elle prépara la fête ; d'ailleurs , pouvait elle s'opposer à l'entreprise de son mari sans aller à contre – courant des écrits coraniques et des décisions des mufris, prêts à l'entreprendre jour et nuit si elle avait eu la mauvaise idée de ne pas se résigner ? Ma ne querellait plus Dieu , elle se rangeait à son tour du côté des hommes . Ainsi , l'honneur du clan était sauf

Rachid Boudjedra, *La Répudiation*, Paris, Gallimard, 1981

Questions

- 1- Qui est *Ma* et quel est son rôle dans cette scène ?
- 2- Pourquoi la mère du narrateur accepte-t-elle d'organiser les festivités malgré sa douleur ?
- 3- Que signifie l'expression "la mort sur le visage" ?
- 4- Comment cette scène illustre-t-elle la condition des femmes dans la société traditionnelle ?
- 5- En quoi la résignation de la mère est-elle une forme de soumission aux normes patriarcales ?
- 6- Comment la religion est-elle utilisée pour justifier l'oppression des femmes ?
- 7- Pourquoi « l'honneur du clan » est-il un élément central dans cette situation ?
- 8- Proposez un titre à cet extrait.

Texte n°3

Là-bas, les poules et le paon s'ébrouèrent devant la présence du maître de maison, Lalla Aïcha releva la tête, secouant d'un mouvement harmonieux les franges de sa coiffe de moire qui lui retombait sur l'épaule, exactement comme dans une noce, elle, toujours la plus coquette et légèrement apprêtée ; ses mains de dame déguisée en bergère continuèrent un moment de passer la semoule avec des gestes précautionneux. Elle regarda vers la porte ; le silence (le père revenu par-derrière), une soie tendue au profond de l'azur.

Assia Djebar, *Les Alouettes naïves*, Paris, Actes sud, 1999

Questions

- 1- Qui est Lalla Aïcha et quel est son rôle dans ce passage ?
- 2- Comment réagit-elle à l'arrivée du « maître de maison » ?
- 3- Que signifie l'image du paon et des poules s'ébrouant devant lui ?
- 4- Pourquoi le père est-il décrit comme revenu par-derrière ?
- 5- Comment ce passage illustre-t-il le rapport de domination entre les sexes ?
- 6- Quelle est la signification du contraste entre la coquetterie de Lalla Aïcha et ses gestes domestiques ?
- 7- Comment la description du silence « une soie tendue au profond de l'azur » suggère-t-elle une tension sous-jacente ?
- 8- Quel est l'effet produit par la comparaison entre la scène et une noce ?
- 9- Comment interpréter l'expression « mains de dame déguisée en bergère » ?
- 10- Proposez un titre à ce texte.

1.3.3. La littérature algérienne des années 80

La littérature algérienne d'expression française des années 1980 s'inscrit dans un contexte marqué par des tensions politiques, sociales et culturelles. Héritiers de la guerre d'indépendance et témoins des bouleversements de leur époque, ces écrivains ont utilisé le français comme un outil d'expression et de résistance. À travers leurs romans, leurs essais et leur poésie, ils ont exploré des thèmes essentiels tels que l'identité, la mémoire, l'exil, la condition des femmes et la montée de l'intégrisme. Parmi eux, des auteurs comme Rachid Mimouni, Tahar Djaout ou encore Rabah Belamri ont laissé une empreinte indélébile sur la littérature maghrébine.

1.2.3.1. Rachid Mimouni et Tahar Djaout

Tahar Djaout et Rachid Mimouni figurent parmi les écrivains emblématiques de la littérature algérienne des années 1980. Leurs œuvres s'inscrivent dans la continuité des revendications portées par leurs prédécesseurs, notamment Rachid Boudjedra. À travers leurs écrits, ils interrogent une Algérie célébrant son 20^e anniversaire d'indépendance, mais bientôt confrontée à une profonde crise économique et sociale au milieu de la décennie.

Cette nouvelle génération, qui compte également des poètes tels que Youcef Sebti, Habib Tangour, Rabah Belamri ou Amin Khan, adopte un regard lucide et pessimiste. Elle dénonce avec virulence une société désenchantée et en perte de repères, où l'individu se retrouve réduit au rôle de simple témoin. Une question centrale traverse alors cette

période : faut-il s'ouvrir à la modernité et au progrès, ou, au contraire, s'enfermer dans un conservatisme social et culturel ?

L'originalité de Djaout et de Mimouni réside précisément dans leur capacité à confronter les réalités de leur époque. Leurs œuvres émergent dans un contexte marqué par de fortes tensions politiques, la montée inquiétante de l'islamisme radical ainsi que des inégalités et injustices sociales grandissantes, qui conduiront aux tragiques événements du 5 octobre 1988. En effet, dans son recueil de nouvelles, *La Ceinture de l'Ogresse*, l'un des personnages de Mimouni exprime sa désillusion face à l'échec du développement du pays et met en lumière la fracture inévitable entre le peuple et le pouvoir en déclarant : « *C'était plutôt aux dirigeants à prendre leçon sur le comportement des citoyens* ».

Rachid Mimouni dont les deux premiers romans *Tombeza* (1982) et *Le fleuve détourné* (1984) étaient interdits en Algérie à cause de la censure, qui met à l'épreuve les limites du dicible en raison de normes politiques, morales ou sociales imposées par le pouvoir politique postcolonial. En effet, dans *Le Fleuve détourné*, Rachid Mimouni dresse une critique virulente des travers qui minent la société postindépendance. Il y raconte l'histoire d'un ancien combattant, oublié et laissé pour mort, qui tente désespérément de récupérer son identité face à l'administration du parti unique, véritable machine infernale. En cherchant à clarifier les circonstances de son supposé décès, ce personnage permet à l'auteur d'établir un va-et-vient entre le passé (la guerre de libération) et le présent (son affrontement avec l'administration).

L'importance du travail de Mimouni, qui fusionne divers codes narratifs, mêlant mythe, fantastique et oralité. Ces éléments s'entrelacent et s'appuient sur une variété de procédés formels, tels que la dérision, l'humour et la polyphonie. Dans *Le Fleuve détourné*, l'auteur associe précisément réalisme et fantastique pour construire un récit où la dérision occupe une place centrale. Par la suite, l'auteur explore fréquemment, dans ses romans et nouvelles, des figures médiocres incarnant différents archétypes de la société algérienne, comme le corrompu dans

Tombeza ou l'administrateur insignifiant dans *La Ceinture de l'ogresse*. Ses textes, imprégnés d'une forte charge satirique, critiquent implicitement l'État en s'attaquant à ses rouages les plus modestes, notamment les fonctionnaires. Son dernier roman, *La Malédiction*, s'inscrit dans une écriture de l'urgence, caractéristique des années 1990.

Tahar Djaout commence à publier ses premières œuvres littéraires au milieu des années 1970. Il se fait connaître à travers des recueils de poésie tels que *Solstice barbelé*, *L'Arche à vau-l'eau* et *L'Oiseau minéral*. Il écrit également des romans, parmi lesquels *L'Exproprié* (1976), *Les Chercheurs d'os* (1984), *L'Invention du désert* (1987), *L'Exproprié* (version définitive) (1991) et *Les Vigiles* (1991). En plus de la poésie et du roman, il s'intéresse à l'essai, avec des œuvres comme *Les Mots migrants*, *Une anthologie poétique algérienne* (1984) et *Mouloud Mammeri, entretien avec Tahar Djaout* (1987).

Après avoir considéré le français comme un butin de guerre, son discours à son sujet évolue avec le temps. Dans les années 1980, Djaout affirme que cette langue lui permet de briser les silences et de transgresser les interdits, ceci parce qu'avec elle: « *il n'a pas d'attache affective, et que le français est un merveilleux outil de travail où il n'y aura rien de sacré* ¹⁵».

Dans son premier roman, *L'Exproprié*, dont le titre reflète la situation de l'Algérien privé de ses repères, Tahar Djaout met en lumière les mécanismes de spoliation et de dépossession qui ont frappé un peuple tout juste libéré. L'Histoire y occupe une place centrale et sert de socle au récit, qui suit le voyage d'inculpés à bord d'un train errant. Ce périple prend une dimension métaphorique, symbolisant une quête sans fin à travers laquelle l'écrivain exprime son malaise. Le narrateur oscille entre souvenirs du passé et contemplation du présent, explorant ainsi une mémoire toujours vivante et une réalité en perpétuelle

¹⁵ Tcheco, « Entretien avec Tahar Djaout », Toulouse, Horizons Maghrébins, Université de Yaoundé, 1985, p. 3.

évolution. À l'exemple de Rachid Mimouni, Djaout s'attache à dépeindre le désarroi et les désillusions d'une Révolution trahie. En faisant du roman un espace de liberté créatrice, il pose les bases d'une œuvre thématique forte, marquant ainsi une écriture littéraire percutante. Il dresse avec justesse le tableau d'une société en ruine, rongée par le temps et les désillusions. *L'Exproprié* incarne parfaitement cette idée : son titre reflète le destin de son héros narrateur, privé de son territoire natal et coupé de ses racines culturelles.

Les Chercheurs d'os, publié en 1984, s'inscrit dans la continuité de *L'Exproprié*. Ce roman de Tahar Djaout retrace une quête collective menée par des villageois kabyles partis à la recherche des ossements des martyrs tombés au combat pendant la guerre de libération nationale. Le récit suit principalement un adolescent de quatorze ans, déterminé à percer les mystères de l'Histoire à travers cette aventure à la fois symbolique et initiatique. Djaout s'identifie à son héros, prêtant sa voix à une dénonciation de l'effondrement des valeurs et des idéaux après l'indépendance. À travers les regards de ces enquêteurs, le roman met en lumière une trahison historique, tout en réaffirmant l'importance du devoir de mémoire envers ceux qui ont sacrifié leur vie pour la liberté. En effet, la révolte contre la trahison et la violation des idéaux portés par l'insurrection du 1er Novembre s'impose comme une nécessité. Malgré la complexité des circonstances entourant cette mission posthume, les chercheurs d'os bravent la peur et la terreur pour ancrer leur mémoire sur des bases solides et rendre hommage à ces martyrs oubliés de l'Histoire.

Situé dans une Algérie post-coloniale, le dernier roman de Tahar Djaout, publié à titre posthume, *Le Dernier Été de la raison*, raconte, à travers le regard de Boualem Yekker, un libraire érudit, la transformation progressive de la société vers une dictature islamiste. Au-delà du parcours personnel de son protagoniste, Djaout exprime une prise de position claire face au conflit, mettant en garde contre

l'avenir de son pays si les groupes islamistes radicaux, comme le GIA et l'AIS, venaient à imposer leur vision d'un État islamique. Djaout s'insurge avec force contre ceux qu'il nomme *Les Frères Vigilants*, désignant ainsi les prêcheurs radicaux qui ont plongé l'Algérie, déjà marquée par 132 ans de souffrances, dans un cycle de violence et de terreur. Aussi écrit-il en 1992 : « *Comment une jeunesse qui avait pour emblèmes Che Guevara, Angela Davis, Kateb Yacine, Frantz Fanon, les peuples luttant pour leur liberté et pour un surcroît de beauté et de lumière, a-t-elle pu avoir pour héritière une jeunesse prenant pour idoles des prêcheurs illuminés éructant la vindicte et la haine, des idéologues de l'exclusion et de la mort ?* »¹⁶.

Malheureusement, Son assassinat en 1993 par un groupe terroriste islamiste incarne tragiquement le combat qu'il menait à travers ses écrits : préserver la raison, la culture et la tolérance face à la montée de la violence et du fanatisme.

1.2.3.2. Rabah Belamri et Habib Tengour

Outre Mimouni et Djaout, d'autres écrivains se distinguent durant la période des années 80, qui illustrent, à travers leurs préoccupations et la diversité de leurs thèmes, les prémices d'un renouveau littéraire. En effet, Rabah Belamri, écrivain, poète et romancier, a perdu la vue à l'adolescence. Cependant, cela ne l'a pas empêché de poursuivre des études littéraires et de s'imposer comme une figure marquante de la littérature algérienne.

Son œuvre, à la fois riche et diversifiée, mêle contes, poèmes et romans, témoignant de sa sensibilité et de son engagement littéraire. Il débute en 1982 avec *Le Soleil sous le tamis*, un récit autobiographique marquant. Quelques années plus tard, en 1987, il publie *Regard blessé*, un roman autobiographique qui

¹⁶ Tahar Djaout « Oiseau, mon messenger », sur L'Humanité, 3 janvier 2020 disponible sur <https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/poetes-dans-la-cite/tahar-djaout-oiseau-mon-messenger>

explore la période précédant l'indépendance. Cette veine romanesque se poursuit avec *L'Asile de pierre* en 1989, suivi de *Femmes sans visage* en 1992.

Parallèlement, il s'illustre dans la poésie avec des recueils tels que *Chemin de brûlure* (1983) et *Le Galet et l'Hirondelle* (1985), où son écriture se fait à la fois lyrique et introspective. Son talent s'étend également au conte, un genre dans lequel il excelle avec *La Rose rouge* et *Les Graines de la douleur* (1982), ainsi que *L'Oiseau du grenadier*, où il tisse des récits empreints de symbolisme et de poésie.

Habib Tengour, écrivain, poète et anthropologue, construit une œuvre à la croisée de la poésie et de la prose, où l'exil, la mémoire et le métissage culturel occupent une place centrale. Son écriture, influencée par les traditions populaires et les mythes, mêle influences orientales et occidentales dans une réflexion libre et profonde sur l'histoire algérienne et maghrébine. Parmi ses œuvres majeures figurent un recueil de poésie *Tapapakitaques* (1976), et des romans *Le vieux de la montagne* (1983), *Sultan Galiév ou la rupture des stocks* (1985), *L'épreuve de l'arc* (1990), où se déploient son imaginaire poétique et sa vision du monde.

Habib Tengour, à l'instar de Rachid Boudjedra, interroge l'identité maghrébine en puisant à la fois dans l'héritage oriental et occidental. Il revisite la mémoire collective en convoquant des figures mythiques issues de traditions diverses : ainsi, Sindbad surgit dans *Le Vieux de la montagne*, tandis qu'Ulysse apparaît dans *Tapapakitaques* et *L'Épreuve de l'arc*. Cette double référence témoigne de son exploration de deux sources culturelles distinctes pour mieux comprendre les questionnements de la société contemporaine.

Dans *Le Vieux de la montagne*, Tengour inscrit son récit dans le Moyen Âge, à l'époque de l'Empire abbasside menacé par les Mongols. À travers les figures d'Omar Khayyam, Nizam el-Mulk et Hassan Sabah, trois hommes épris de la même femme, Badra, il met en lumière les conséquences de l'intolérance, qui

mène à l'immobilisme et au déclin. En convoquant la culture arabe écrite, il exige du lecteur une familiarité avec ces deux héritages, affirmant ainsi l'importance du dialogue entre les traditions pour mieux appréhender le présent.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

Ils ont compris le danger des mots, de tous les mots qu'ils n'arrivent pas à domestiquer et à anesthésier. Car les mots, mis bout à bout, portent le doute, le changement. Il ne faut surtout pas que les mots entretiennent l'utopie d'une autre forme de vérité, de chemins insoupçonnés, d'un autre lieu de la pensée. On ne se défait pas facilement de l'utopie: c'est un acide qui creuse, dans l'opacité du dogme, des trous où se loge la controverse, où prolifèrent les questions. Ceux qui, défiant l'injonction, s'agrippent aux mots incontrôlés, doivent être mis hors d'état de nuire, par le bâillonnement, la liquidation si nécessaire. Car le monde appartient désormais aux thérapeutes de l'esprit, la ville retentit de leurs oraisons et de leurs pas cadencés.

Tahar Djaout, *Le Dernier Été de la raison*, Paris, Seuil, 2015

Questions

- 1- Quel rôle jouent les mots dans ce passage ?
- 2- Pourquoi sont-ils perçus comme une menace ?
- 3- Quelle est la signification de l'utopie ici ? Pourquoi est-elle comparée à un acide ?
- 4- Comment ce passage illustre-t-il la censure et le contrôle de la pensée ?
- 5- Qui sont les « thérapeutes de l'esprit » et quel pouvoir exercent-ils sur la société ?
- 6- Pourquoi l'auteur utilise-t-il des verbes forts comme « domestiquer », « anesthésier » et « liquider » ? Quel effet cela produit-il ?
- 7- Quel est l'impact de l'opposition entre l'utopie et le dogme dans le passage ?
- 8- Quelle est la portée de la métaphore du « trou » creusé par l'utopie dans le dogme ?
- 9- Proposez un titre au texte.

Texte n°2

- *Toi qui est mon fils, tu me diras la vérité. Car à ma question répétée, je n'ai pu obtenir nulle réponse. Que s'est-il passé au pays ? Pourquoi les oiseaux ont-ils disparu ? Pourquoi construit-on des ponts sur des rivières mortes ? Pourquoi les paysans se laissent-ils transformer en statues de pierre ? Pourquoi les morts refusent-ils de témoigner*

- *Qui te dis que je suis ton fils ?*

- *Tes yeux.*

- *Tu divagues, l'homme. Tous les désespérés ont mes yeux. Je ne te reconnais pas. Tu n'es pas mon père. Je n'ai pas de père. Mon père est mort il y a bien longtemps. Nous sommes ainsi des milliers à traîner dans les rues, orphelins sans passé et sans mémoire, confrontés au plus total désarroi... À ton tour, te voilà surgi d'outre-tombe, et, sans transition, récusant tous les tuteurs, réclame la paternité. Rien ne peut justifier votre absence. Aujourd'hui, nous en avons pris notre parti. Qu'as-tu fais pour mériter ce titre, hors peut-être d'avoir fourni l'obscur spermatozoïde qui féconda l'ovule qui devait me donner naissance ?*

Il se tut un moment avant de reprendre avec le ton froid d'un juge convaincu de la justesse de son verdict:

- *Tu es un rescapé du passé. Tu ne peux pas comprendre. À quoi bon en parler ? À quoi bon expliquer ?*

- *Je veux savoir.*

Il alla s'asseoir au bord de la jetée et s'absorba dans la contemplation de l'eau miroitante.

- *Toute l'injustice du monde ! En un instant tout est consommé. Les hommes abasourdis lèvent les yeux vers le ciel, resté immuable. La foudre est venue d'ailleurs. Déflagration diurne. As-tu vu la terre s'entrouvrir ? Comme une grenade trop mûre ? Qui montre ses entrailles. Toute puissance de la matière minérale dans sa fausse apparence d'inertie. Quelles sombres forces ont provoqué ces soubresauts ?*

Les bêtes rompent leur attache et s'enfuient. Les oiseaux s'envolent et disparaissent. Ils ne reviendront plus. Les montagnes s'ébrouent. Des rocs immenses dégringolent vers les ravins. Une fraction de seconde pour transformer un relief familier : la croûte se boursoufle, d'anciennes sources tarissent, jaillissent de nouvelles sources, en pleine montagne, qui projettent d'un jet furieux leur eau fumante vers le ciel, le fleuve détourné de son lit initial, s'égare parmi de nouveaux vallonnements. Il a perdu la direction de la mer. Où ira-t-il ? »

Rachid Mimouni, *Le Fleuve détourné*, Paris, Pocket, 1993

Questions :

- 1- Pourquoi le père pose-t-il autant de questions sur l'état du pays ? Que révèlent ces interrogations ?
- 2- Pourquoi le fils refuse-t-il de reconnaître son père ? Que critique-t-il à travers ce rejet ?
- 3- Quel est le lien entre l'effondrement naturel décrit à la fin et la situation politique ou sociale du pays ?
- 4- Le titre du roman *Le Fleuve détourné* est-il en lien avec la perte de repères évoquée dans l'extrait ?
- 5- Quel effet produit la comparaison "comme une grenade trop mûre" pour décrire la terre qui s'entrouvre ?
- 6- Pourquoi le fils adopte-t-il un ton froid et distant, comme celui d'un juge ?
- 7- Pourquoi la scène se termine-t-elle sur une question ouverte "*Où ira-t-il ?*" ? Quel impact cela a-t-il sur le lecteur ?
- 8- Proposez un titre au texte.

1.3.4. La littérature algérienne des années 90 dite de l'urgence

À partir des années 1990, le pays est plongé dans une vague de violences à la suite de profondes dissensions politiques. Attentats, massacres, assassinats visant des hommes politiques, intellectuels, journalistes ainsi que des citoyens de toutes origines rythment le quotidien, instaurant un climat de chaos et de terreur. Cette période tragique est connue sous le nom de « décennie noire ». Ce bouleversement affecte également la sphère littéraire, donnant lieu à une véritable effervescence créative. De nombreuses voix s'élèvent pour exprimer le tragique, partager leurs sensations et traduire leurs émotions. De nouveaux écrivains émergent et imposent leur plume. Cette nouvelle mouvance, née de la crise algérienne, a été qualifiée de « littérature de l'urgence », soulignant que, pour certains auteurs, l'urgence du témoignage sur la tragédie et le vécu primait sur la recherche stylistique ou l'expression purement artistique. Comme le souligne Maïssa Bay, *« Et puis, il a fallu qu'un jour, je ressente l'urgence de dire, de « porter la parole », comme on pourrait porter un flambeau. C'était une nécessité devant la menace de plus en plus précise de la confiscation de la parole »*¹⁷.

Pourtant, suite à cette « urgence », ces auteurs ont réussi à revitaliser l'écriture romanesque, lui insufflant une richesse nouvelle, une intensité dynamique et une ouverture sur le monde. Ils ont ainsi contribué à sa diversification, convaincus, comme l'affirme Yasmina Khadra, *« qu'il s'agit là d'une forme d'engagement et de combat que l'esprit algérien a choisi comme espace d'expression à l'heure où*

¹⁷ Maïssa Bey, Algérie Littérature Action, n° 5, 1996.

son pays était devenu un enclos sinistré livré à la barbarie et à l'obscurantisme»¹⁸.

Face au chaos et à la violence, l'écriture devient ainsi un acte de résistance, un moyen de sauvegarder la mémoire et de refuser le silence imposé.

Des récits imprégnés de violence et profondément ancrés dans une réalité brutale s'imposent d'eux-mêmes comme un témoignage incontournable. Ce matériau brut suscite de nombreuses interrogations et influences, contribuant à une transformation du « paysage littéraire algérien ». Cette entreprise a mobilisé aussi bien des écrivains vivant en Algérie, comme Boudjedra, Mimouni, Djaout ou Daoud, que des auteurs installés de longue date en France, tels que Djébar et Dib. D'autres, contraints à l'exil par les événements, tels que Yasmina Khadra, Nourredine Saadi ou Azziz Chouaki, y ont également contribué. Enfin, certains écrivains, bien que n'ayant pas réellement vécu en Algérie, ont ressenti, par leurs liens de sang, l'appel de cette tragédie. Cette dernière catégorie, souvent rattachée à la « littérature de la migration », demeure profondément ancrée dans le contexte algérien.

Ainsi, des romans bouleversants et largement salués par la critique et le public ont vu le jour, apportant un regard saisissant sur la tragédie algérienne. Rachid Mimouni, dans *La Malédiction* (1993), dresse un réquisitoire implacable contre la corruption et la montée de l'obscurantisme, illustrant l'impasse politique et sociale du pays. Rachid Boudjedra, avec *Timimoune* (1994) et *La Vie à l'endroit* (1997), explore les traumatismes de la guerre et la manipulation idéologique, dénonçant l'absurdité du fanatisme.

D'autres écrivains, tels qu'Assia Djébar, abordent la violence sous un prisme mémoriel et historique. Son ouvrage *Le Blanc de l'Algérie* (1996) rend hommage aux intellectuels assassinés et interroge la place de la mémoire dans un pays

¹⁸ Entretien avec Rachid Mokhtari, paru dans *La Graphie de l'horreur, essai sur la littérature algérienne (1990-2000)*, Editions Chihab 2002.

ravagé par la guerre civile. De son côté, Yasmina Khadra, dans *L'Automne des Chimères* (1998) et *À quoi rêvent les loups* (1999), plonge le lecteur dans la psychologie des bourreaux et des victimes, dévoilant la mécanique infernale de la radicalisation.

Cette tendance littéraire ne se limite pas à l'immédiateté du témoignage, mais interroge aussi les conséquences sociopolitiques et existentielles du conflit. Mohammed Dib, dans *Si Diable veut* (1998), propose une réflexion allégorique sur le chaos qui engloutit l'Algérie, tandis que Maïssa Bey, avec *Au commencement était la mer* (1996), met en lumière la condition féminine face à la montée de l'intégrisme. Aziz Chouaki, dans *L'Étoile d'Alger* (1998), décrit la descente aux enfers d'un jeune Algérien attiré par l'illusion du succès et du djihad, dénonçant ainsi les pièges de l'extrémisme. Enfin, Boualem Sansal, dans *Le Serment des Barbares* (1999), livre une critique acerbe du régime et des dérives qui ont conduit à la tragédie nationale.

L'un des aspects marquants de cette littérature de l'urgence réside dans l'exploration de la radicalisation et du basculement vers la violence. Au-delà du simple témoignage des atrocités vécues, ces romans s'attachent à décrypter les mécanismes qui transforment de jeunes Algériens désillusionnés en acteurs du terrorisme. On se focalise ainsi sur le profil des « tueurs » ou des « terroristes », souvent dépeints comme des marginaux en quête d'un sens à leur existence, qui basculent brutalement dans l'intégrisme. C'est le cas de Nafa, personnage central de *À quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra, un jeune homme dont l'ambition initiale était de devenir acteur, mais qui finit enrôlé dans les rangs des extrémistes. De même, Moussa, dans *L'Étoile d'Alger* d'Aziz Chouaki, incarne ce désespoir : musicien talentueux mais trahi et abandonné, il se laisse happer par l'idéologie terroriste.

À travers ces trajectoires tragiques, la littérature de l'urgence ne se contente pas de dénoncer la barbarie ; elle tente d'en comprendre les causes profondes. Misère sociale, perte de repères, frustration et manipulation idéologique se croisent pour dessiner un tableau glaçant d'une jeunesse sacrifiée. Ces récits, en plus de leur force narrative, constituent ainsi une réflexion poignante sur les dérives de l'Algérie des années 1990 et sur les blessures encore vives de son histoire contemporaine.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé. J'étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaüm cauchemardesque jonché de cadavres d'enfants, la mère ne suppliait plus.

Elle se tenait la tête à deux mains, incrédule, pétrifiée dans la douleur.

Dehors les corps gisaient parmi les carcasses de bêtes éventrées, partout, à perte de vue. L'odeur de crémation ajoutait au drame une touche d'apocalypse. C'était dantesque, certes, mais c'était écrit.

Assis sur une roche, l'imam Othmane pleurait.

- Si rien ne mérite d'égard à tes yeux, dis-moi que c'est parce que tu ne mérites pas grand-chose, psalmodia-t-il.

- Qu'est-ce que tu radotes ?

Il montra le hameau en feu d'une main horrifiée.

- Nous sommes en guerre.

- Nous venons de la perdre, émir. Une guerre est perdue dès lors que les gamins sont assassinés.

- Debout !

- Je ne peux pas.

- Lève-toi, c'est un ordre.

- Je ne peux pas, je te dis.

Je braquais mon pistolet sur lui et l'abattis.

Nous nous engouffrâmes dans la forêt, marchâmes une partie de la nuit et observâmes une halte dans le lit d'une rivière. Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je me demandais à quoi rêvent les loups, au fond de leur tanière, lorsqu'entre deux grondements repus, leur langue frétille dans le sang frais de leur proie accrochée à leur gueule nauséabonde comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes.

Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, Paris, Pocket, 2004

Questions

- 1- Comment le narrateur évolue-t-il émotionnellement au fil du passage ?
- 2- Quelle est la signification du « miracle » qu'il attendait et qui n'a pas eu lieu ?

- 3- Pourquoi choisit-il de tuer l'émir Othmane alors qu'il semble déjà en plein doute ?
- 4- Pourquoi l'image des enfants assassinés est-elle particulièrement marquante dans ce passage ?
- 5- Quelles sont les différentes conceptions de la guerre présentées dans le texte ?
- 6- En quoi la phrase « *Une guerre est perdue dès lors que les gamins sont assassinés* » est-elle un tournant moral ?
- 7- Pourquoi l'émir Othmane, pourtant un chef religieux, est-il en larmes ?
- 8- Que représente la figure du loup dans ce passage ?
- 9- Quelle est la portée symbolique de l'opposition entre les loups et les hommes dans cette réflexion finale ?
- 10-Proposez un titre au texte.

Texte n°2

Moussa a la pêche, la chance lui sourit, son ambition, devenir un grand chanteur kabyle moderne, égaler les plus grands chanteurs américains, devenir l'égal de Prince, tout en restant dans son pays, l'Algérie. Et malgré des conditions de vie pas faciles – vivre à quatorze dans trois pièces – le succès monte, des soirées de mariage où il chante aux boîtes de nuit de plus en plus chic, il est ovationné, encouragé, applaudi, par des fans de plus en plus nombreux. L'alcool coule à flots, les filles sont belles, les nuits sont chaudes dans cet Alger du début des années 90. Et il le sent, le succès n'est pas loin, il y croit en repoussant les discours venimeux des intégristes, en déjouant les pièges des corrompus, en se glissant au petit matin dans l'appartement surpeuplé. Il y croit, sa fiancée l'attend, mais combien de temps encore ? Car le FIS s'installe, imposant ses lois féodales, remplaçant les chants par les versets du Coran, voilant les femmes, interdisant l'alcool, la danse, la joie de vivre, la jeunesse insouciante pour précipiter la société dans la violence et la haine, le repli sur soi, la régression.

Aziz Chouaki, *L'Étoile d'Alger*, Paris, Seuil, 2004

Questions

- 1- Comment Moussa est-il présenté au début du passage ? Quels sont ses rêves et ses aspirations ?
- 2- Comment le contraste entre son succès naissant et ses conditions de vie précaires (vivre à 14 dans 3 pièces) met-il en lumière la dureté du contexte social ?
- 3- Comment le texte illustre-t-il l'opposition entre la modernité et le conservatisme religieux ?
- 4- En quoi le FIS (Front Islamique du Salut) représente-t-il une menace pour le mode de vie de Moussa et pour la jeunesse algérienne ?
- 5- En quoi cette transformation imposée par les islamistes est-elle synonyme de « régression » selon l'auteur ?
- 6- Comment l'expression « il y croit » répétée dans le texte traduit-elle l'obstination et l'illusion de Moussa ?
- 7- Comment Aziz Chouaki utilise-t-il le parcours individuel de Moussa pour illustrer une réalité collective ?
- 8- Proposez un titre au texte.

1.3.5. Le paysage littéraire algérien depuis 2000

Toute littérature doit évoluer et s'adapter aux changements de son époque pour exister et affirmer son identité. La littérature algérienne de langue française suit cette dynamique au 21^e siècle, marqué par les avancées technologiques et la diversité artistique. Elle s'ouvre progressivement à la modernité, bien que le témoignage et la dénonciation restent présents. L'écrivain algérien d'aujourd'hui, inspiré par son époque et son imagination, choisit d'écrire en français sans y voir une contrainte. Il puise dans la société, les mythes et les légendes algériennes tout en conservant sa mission critique. Sur le plan esthétique, le roman algérien mêle réalisme, symbolisme et poésie pour offrir une vision plus profonde du monde.

Parmi les thèmes récurrents, la décennie noire reste un sujet de débat et une source d'inspiration pour de nombreux auteurs. Salim Bachi l'aborde dans *Le Chien d'Ulysse* (2001), tout comme Slimane Ait Sidhoum dans *Les Trois doigts de la main* (2002) et Rachid Boudjedra dans *Les Funérailles* (2003). Maïssa Bey explore aussi ce thème dans *Puisque mon cœur est mort* (2010), et plus récemment, Adlène Méddi avec *1994* publié en 2017. Cependant, cette littérature ne se limite pas aux traumatismes de l'Algérie contemporaine. Progressivement, elle s'ouvre à des perspectives plus larges et gagne en visibilité à l'étranger. S'affranchissant des thématiques strictement nationales, elle se penche sur des enjeux universels, tels que le terrorisme international et les conflits au Moyen-Orient, témoignant ainsi de la volonté des écrivains algériens d'inscrire leurs récits dans un cadre plus vaste et de dialoguer avec le monde.

Il va sans dire que la littérature algérienne ne se limite plus au réalisme pur. Une nouvelle tendance émerge depuis les années 2000 : une écriture plus libre et fragmentée, où les codes traditionnels du roman sont bousculés. « *L'écriture pour*

moi est une entreprise de reconstruction de soi », confie Slimane Aït Sidhoum. Des auteurs comme El-Mahdi Acherchour, Mourad Djebal, Djamel Mati, Habib Ayyoub, Mustapha Benfodil ou Kamel Daoud s'inspirent des écrits de Kateb Yacine, Rachid Boudjedra, Habib Tengour et Tahar Djaout. En mêlant poésie, théâtre, flash-backs, longs soliloques et mise en abyme, ils brouillent les repères et réinventent le genre romanesque.

L'humour trouve aussi sa place dans cette littérature contemporaine, comme chez Chaouki Amari, *Le Faiseur de trous* (2007) ou Habib Ayyoub, *Le Remonteur de l'horloge* (2012). Pourtant, derrière cette légèreté apparente, les écrivains continuent à décrire une société en crise, marquée par la bureaucratie, la corruption et la perte des repères. Boualem Sansal, *Dis-moi le Paradis* (2003) critique ces dysfonctionnements, tandis que Kamel Daoud, *Ô Pharaon* (2004) dresse un portrait désenchanté de l'Algérie des années 1990 et 2000.

Comme le souligne Rachid Mokhtari, « *les thèmes sociaux développés, comme le chômage, l'exil, l'amour, l'identité, le suicide, rendent compte des préoccupations majeures du roman algérien de ces années 2000. Les personnages qui en sont marqués sont jeunes. Ils n'ont pas de passé sur lequel ils pourraient s'appuyer, s'y illusionner. Ils ont un présent et pas un futur, même pas immédiat* »¹⁹.

Ainsi, la littérature algérienne contemporaine reflète les réalités d'un pays en pleine mutation. Entre mémoire et modernité, elle ne cesse de se réinventer, offrant une voix singulière à une génération d'écrivains en quête de nouvelles formes et de nouvelles vérités. Parmi les figures marquantes de cette génération d'écrivains, on retrouve, entre autres, Yasmina Khadra, Salim Bachi, Kamel Daoud et Boualem Sansal.

¹⁹ Rachid Mokhtari, *Le Nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*. Chihab Editions .2006.

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, est l'un des écrivains algériens d'expression française les plus influents de ces dernières décennies. Son œuvre, traduite dans de nombreuses langues, explore avec profondeur les réalités sociales, politiques et humaines du monde arabe et au-delà. Ancien officier de l'armée algérienne, il choisit d'écrire sous un pseudonyme féminin pour contourner la censure militaire. Son style puissant et engagé lui permet de dépeindre avec justesse les blessures de l'Algérie, notamment celles causées par la décennie noire.

Yasmina Khadra s'est véritablement fait connaître avec *Les Agneaux du Seigneur* (1998) et *À quoi rêvent les loups* (1999), deux romans qui abordent la tragédie algérienne.

Par la suite, il élargit son champ d'écriture en explorant les tensions entre l'Orient et l'Occident. Ainsi, *Les Hirondelles de Kaboul* (2002), *Les Sirènes de Bagdad* (2006) et *L'Attentat* (2005) forment ce qu'il appelle la « trilogie des malentendus », où il met en lumière les incompréhensions et les fractures entre ces deux mondes.

L'auteur s'intéresse également à d'autres contextes géopolitiques. *La Dernière Nuit du Raïs* (2015) plonge le lecteur dans les derniers instants du leader lybien Kadhafi, tandis que *L'Équation africaine* (2011) traite des prises d'otages au large de la Somalie.

Enfin, avec *Ce que le jour doit à la nuit* (2008), Yasmina Khadra revient sur l'histoire de l'Algérie, de 1936 à 1962. Ce roman, qui évoque la période coloniale et la guerre d'indépendance, a été adapté au cinéma par Alexandre Arcady, confirmant ainsi son succès auprès d'un large public.

Salim Bachi est une autre figure importante de la littérature algérienne contemporaine, dont l'œuvre se distingue par une écriture riche et une réflexion profonde sur l'histoire, l'identité et la mémoire. Il s'impose dès son premier

roman, *Le Chien d'Ulysse* (2001), qui évoque la violence et le désenchantement de l'Algérie post-indépendance, notamment à travers les séquelles de la décennie noire.

Il poursuit son exploration de l'histoire et de la condition humaine avec des romans comme *La Kahéna* (2003), qui revisite le passé mythique de l'Afrique du Nord, ou *Tuez-les tous* (2006), un texte audacieux inspiré des attentats du 11 septembre 2001. Son œuvre alterne entre récits historiques, méditations sur la guerre et réflexions sur les conflits identitaires.

Avec *Le Silence de Mahomet* (2008), Salim Bachi adopte une approche originale en imaginant la vie du prophète Mahomet à travers les récits de ses proches. Son talent narratif et son style élégant lui permettent d'aborder des sujets sensibles avec subtilité et profondeur.

Kamel Daoud s'est imposé sur la scène littéraire grâce à une écriture incisive et une réflexion profonde sur l'histoire et l'identité. Son premier roman, *Meursault, contre-enquête* (2013), revisite *L'Étranger* d'Albert Camus du point de vue du frère de l'Arabe tué par Meursault. À travers cette réécriture, Daoud interroge la mémoire coloniale et la place des oubliés de l'histoire. Ce livre lui vaut une reconnaissance internationale. Son deuxième roman, *Zabor ou les Psaumes* (2017), explore le pouvoir de l'écriture et de l'imaginaire. Il met en scène un jeune homme doté d'un don unique : il peut retarder la mort en racontant des histoires. Ce récit initiatique, à la fois poétique et philosophique, reflète l'attachement de l'auteur à la langue et à la transmission.

Boualem Sansal est l'un des écrivains algériens les plus engagés et controversés de sa génération. Son œuvre romanesque se caractérise par une critique acerbe des dérives politiques et sociales, notamment l'autoritarisme, l'extrémisme religieux et la mémoire de l'histoire.

Son premier roman, *Le Serment des barbares* (1999), dépeint une Algérie gangrenée par la violence et la corruption au lendemain de la décennie noire. Avec *L'Enfant fou de l'arbre creux* (2000) et *Dis-moi le Paradis* (2003), il poursuit son exploration des traumatismes algériens et des absurdités du pouvoir.

En 2008, il publie *Le Village de l'Allemand*, un roman puissant sur la mémoire du nazisme et les liens entre idéologies totalitaires. Ce livre marque un tournant dans son écriture en abordant les passerelles entre histoire européenne et algérienne.

Avec *2084 : La fin du monde* (2015), il imagine une dystopie inspirée du *1984* de George Orwell, où il dénonce les dangers du fondamentalisme religieux et du totalitarisme moderne.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

Il y a, en face de mon balcon, juste derrière le dernier immeuble de la cité, une imposante mosquée inachevée, comme il en existe des milliers d'autres dans ce pays. Je la regarde souvent depuis ma fenêtre et j'en déteste l'architecture, son gros doigt pointé vers le ciel, son béton encore béant. J'en déteste aussi l'imam qui regarde ses ouailles comme s'il était l'intendant d'un royaume. Un minaret hideux qui provoque l'envie de blasphème absolu en moi. Une sorte de : "Je ne me prosternerai pas au pied de ton tas d'argile", répété dans le sillage d'Iblis lui-même... Je suis parfois tenté d'y grimper, là où s'accrochent les hauts-parleurs, de m'y enfermer à double tour, et d'y vociférer ma plus grande collection d'invectives et de sacrilèges. En listant tous les détails de mon impiété. Crier que je ne prie pas, que je ne fais pas mes ablutions, que je ne jeûne pas, que je n'irai jamais en pèlerinage et que je bois du vin - et tant qu'à faire, l'air qui le rend meilleur. Hurler que je suis libre et que Dieu est une question, pas une réponse, et que je veux le rencontrer seul comme à ma naissance ou à ma mort.

Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, Alger, Barzakh, 2013

Questions

- 1- Pourquoi l'auteur insiste-t-il sur le caractère *inachevé* de la mosquée ? Que peut symboliser cet inachèvement dans le contexte algérien ?
- 2- Quel est l'effet du champ lexical de la construction (« béton encore béant », « gros doigt pointé vers le ciel ») sur la perception du narrateur ?
- 3- Pourquoi le narrateur ressent-il un rejet aussi fort envers la mosquée et l'imam ?
- 4- Comment expliquer l'intensité de sa révolte et de son envie de blasphème ?
- 5- Pourquoi le narrateur associe-t-il son refus de se prosterner à celui d'Iblis ?
- 6- Pourquoi le narrateur imagine-t-il monter en haut du minaret et crier son impiété ?
- 7- Que traduit cette scène sur son rapport à la société et aux dogmes religieux ?
- 8- Peut-on interpréter ce désir de provocation comme une forme de quête existentielle ?
- 9- Que signifie la phrase « *Dieu est une question, pas une réponse* » ?
- 10- Comment ce passage illustre-t-il l'un des thèmes majeurs du roman, à savoir la quête d'identité et l'opposition aux normes imposées ?
- 11- En quoi la révolte du narrateur rappelle-t-elle celle de Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus ?
- 12- Peut-on voir dans ce texte une critique de l'endoctrinement religieux ou une simple revendication de liberté individuelle ?
- 13- Proposez un titre au texte.

Texte n°2

Je suis aux portes de la mémoire, ces infinies bobines de rushes qui nous archivent, ces grands tiroirs obscurs où sont stockés les héros ordinaires que nous avons été, les mythes causiens que nous n'avons pas su incarner, enfin les acteurs et les figurants que nous fûmes tour à tour, géniaux et grotesques, beaux et monstrueux, ployés sous le fardeau de nos petites lâchetés, de nos faits d'armes, de nos mensonges, de nos aveux, de nos serments et nos abjurations, de nos bravoures et nos défections, de nos certitudes et nos doutes; bref, de nos indomptables illusions. Que garder de ces rushes en vrac? Que rejeter? S'il n'y avait qu'un seul instant de notre vie à emporter pour le grand voyage, lequel choisir? Au détriment de quoi et de qui? Et surtout, comment se reconnaître au milieu de tant d'ombres, de tant de spectres, de tant de titans?... Qui sommes-nous au juste ? Ce que nous avons été ou bien ce que nous aurions aimé être ? Le tort que nous avons causé ou bien celui que nous avons subi ? Les rendez-vous que nous avons ratés ou les rencontres fortuites qui ont dévié le cours de notre destin ? Les coulisses qui nous ont préservés de la vanité ou bien les feux de la rampe qui nous ont servi de bûchers ? Nous sommes tout cela en même temps, toute la vie qui a été la nôtre, avec ses hauts et ses bas, ses prouesses et ses vicissitudes ; nous sommes aussi l'ensemble des fantômes qui nous hantent... nous sommes plusieurs personnages en un, si convainquants dans les différents rôles que nous avons assumés qu'il nous est impossible de savoir lequel nous avons été vraiment, lequel nous sommes devenus, lequel nous survivra."

Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Pocket, 2009

Questions

- 1- Quels sont les thèmes principaux abordés dans cet extrait ?
- 2- Quel rôle jouent les souvenirs dans la construction de l'identité du narrateur ?
- 3- Quelle est l'importance des métaphores cinématographiques : « bobines de rushes », « figurants », « feux de la rampe » dans le texte ?
- 4- Pourquoi le narrateur semble-t-il tiraillé entre ce qu'il a été et ce qu'il aurait voulu être ?
- 5- Comment interpréter l'idée que nous sommes à la fois « plusieurs personnages en un » et « l'ensemble des fantômes qui nous hantent » ?
- 6- En quoi cet extrait rejoint-il des questionnements philosophiques sur l'identité, la mémoire et la destinée humaine ?
- 7- Peut-on dire que l'auteur défend une vision fataliste ou, au contraire, une approche plus nuancée de l'existence ?
- 8- Proposez un titre au texte.

1.4. La littérature algérienne de la migration

La littérature algérienne de la migration, souvent qualifiée de littérature de l'exil, explore les expériences des Algériens vivant entre deux cultures, marqués par le déracinement, la quête d'identité et les tensions historiques. Nés de parents immigrés, de nombreux auteurs se tournent vers l'écriture pour affirmer leur existence et témoigner des difficultés qu'ils rencontrent dans une société qui peine à les accepter.

Évoluant dans un contexte postcolonial qui ne répond pas à leurs attentes et où ils demeurent en marge, ces écrivains expriment leur tiraillement entre la culture héritée de leurs parents et celle transmise par la société et l'éducation.

Si la double appartenance peut être perçue comme une richesse, elle est souvent considérée comme une menace pour l'intégrité du pays d'accueil. Dès lors, elle devient une source de marginalisation et d'incompréhension, un sentiment que résume Sakina Boudekhenne en ces termes : « *Le passé de nos parents, c'est notre présent, et notre présent de deuxième génération a-t-il un futur ?* »²⁰

Perçus comme différents, ces auteurs intègrent souvent la langue orale dans leurs écrits afin d'affirmer leur singularité et de marquer leur altérité. Pour eux, la littérature devient un moyen d'exister, de faire entendre leur voix et de témoigner de leur marginalisation.

Leurs textes se caractérisent par l'usage de néologismes, de contractions, de fautes volontaires, ainsi que par un mélange de langues et de registres, reflétant la langue des banlieues. De plus en plus nombreux, ces écrivains traduisent à travers leurs œuvres une réalité toujours liée à l'Algérie. Parmi eux, nous allons nous focaliser sur les figures les plus représentatives de cette littérature à l'instar de Mahdi Charef, Akli Tadjer, Azouz Begagg, Farida Belghoul, Faïza Guène et Nina Bouraoui.

²⁰ Citée par Simona Barello (in Ch. Bonn, *Échanges et mutations des modèles littéraires*, p. 213-214).

Mahdi Charef est né en 1952 en Algérie et a immigré en France avec sa famille durant son enfance. Issu d'un milieu ouvrier, il puise dans son expérience personnelle pour écrire sur la condition des jeunes issus de l'immigration, les injustices sociales et le sentiment d'exclusion. Son premier roman, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983), connaît un grand succès et est adapté au cinéma en 1985. À travers une écriture directe et empreinte d'oralité, Charef dépeint le quotidien difficile des jeunes de banlieue, tiraillés entre deux cultures. Son œuvre, qui comprend des romans comme *À bras-le-cœur* (2006), *Le Harki de Meriem* (2018) et des scénarios pour le cinéma, témoigne d'un engagement fort en faveur des laissés-pour-compte et d'une réflexion sur l'identité et l'exil.

Akli Tadjer, écrivain franco-algérien, est né en 1954 à Paris dans une famille d'origine kabyle. Marqué par son double héritage culturel, il explore dans ses œuvres les thèmes de l'identité, de l'immigration et du déracinement. Son premier roman, *Les A.N.I du Tassili* (1984), met en lumière les difficultés des travailleurs immigrés en France et leur quête de reconnaissance. Avec une écriture à la fois sensible et empreinte d'humour, il poursuit cette réflexion dans des ouvrages comme *Le Passager du Tassili* (1992), *Courage et patience* (2000), *Le Porteur de cartable* (2002), *Il était une fois...peut-être pas* (2008), *Qui ne sont pas raciste, ici ?* (2019), *D'Amour et de guerre* (2020) et *La Meilleure façon de s'aimer* (2021). Son œuvre, riche et variée, oscille entre récits intimes et critiques sociales, offrant une voix poignante aux oubliés de l'histoire et aux exilés en quête de leur place.

Dans *Les A.N.I. du Tassili* d'Akli Tadjer raconte l'histoire de Omar, un jeune Algérien qui, après un retour au pays d'origine, voyage d'Alger à Marseille à bord d'un paquebot nommé *Tassili*. À travers son regard, le roman dépeint la dure réalité des immigrés, qualifiés d'« A.N.I. » (Arabes Non Identifiés), confrontés à l'exil, à la solitude et à la quête d'identité dans une société qui les marginalise.

Avec une écriture teintée d'humour et de mélancolie, Tadjer dresse un portrait poignant des ANI et les non-dits de la première génération d'émigrés.

Azouz Begag qui est à la fois écrivain, sociologue et homme politique, est né en 1957 à Lyon dans un bidonville. Fils d'immigrés algériens, il puise dans son parcours personnel pour aborder les thèmes de l'intégration, de l'identité et des inégalités sociales. Son roman le plus célèbre, *Le Gone du Chaâba* (1986), largement autobiographique, raconte son enfance entre le bidonville et l'école, illustrant le tiraillement entre la culture familiale et celle du pays d'accueil. À travers une écriture simple et touchante, Begag poursuit cette réflexion dans des œuvres comme *Béni ou le paradis privé* (1989) et *Les Chiens aussi* (1995), *Quand on est mort* (1995), *Les Chiens aussi* (1995), *Le Passeport* (2000), *Le Marteau pique-cœur* (2004), ou *Un mouton dans la baignoire* (2007) et *Salem Ouessant* (2012). Il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, mêlant essais et romans. Son dernier roman, *L'arbre ou la maison* (2021), raconte l'histoire de deux frères lyonnais qui, après une longue absence et le décès de leur mère, se rendent à Sétif pour s'occuper de la maison familiale laissée à l'abandon. Tandis que Samy appréhende ce retour dans une ville où il ne reconnaît plus rien, Azouz est déterminé à témoigner de la révolution démocratique qui bouleverse le pays de leurs origines.

Son engagement dépasse la littérature puisqu'il a occupé des fonctions politiques, notamment en tant que ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances (2005-2007), poursuivant ainsi son combat pour une meilleure intégration des populations issues de l'immigration.

Farida Belghoul est née en 1958 à Paris de parents algériens d'origine modeste : père éboueur, mère femme de ménage. Elle est une écrivaine, réalisatrice et militante française. Elle se fait connaître dans les années 1980 en tant que militante antiraciste, notamment en participant à la Marche pour l'égalité

et contre le racisme en 1984. Parallèlement, elle réalise des moyens-métrages abordant la thématique de l'immigration, tels que "C'est madame la France que tu préfères" (1980) et "Le Départ du père" (1984). En 1986, elle publie son premier roman, *Georgette* qui raconte l'histoire d'une petite fille de sept ans, déchirée entre deux cultures et deux paroles, entre ce que lui apprend sa maîtresse française et ce que lui transmettent ses parents, immigrés, explorant ainsi les défis identitaires des enfants issus de l'immigration en mettant l'accent notamment sur l'analphabétisme de ses parents, lequel est à l'origine des différences culturelles entre sa famille et la société d'accueil. Outre *Georgette* qui est salué comme l'un des meilleurs exemples de la littérature de la « deuxième génération », Farida Belghoul publie en 1999 un deuxième roman intitulé *Opus 2* et un récit pour la littérature d'enfance et de jeunesse intitulé *Papa porte un pantalon et maman porte une robe* (2014).

Après une période consacrée à l'enseignement, Farida Belghoul revient sur la scène publique en 2013 en s'opposant aux programmes scolaires liés à la théorie du genre, suscitant ainsi des débats sur les questions d'éducation et d'identité en France.

Faïza Guène est née en 1985 à Bobigny en France ; elle est une écrivaine et scénariste française d'origine algérienne. Elle se fait connaître à seulement 19 ans avec son premier roman, *Kiffe kiffe demain* (2004), qui raconte avec humour et réalisme la vie de Doria, une adolescente de banlieue en quête de liberté. Ce succès littéraire est suivi par d'autres romans explorant les thèmes de l'identité, de l'intégration et des inégalités sociales, tels que *Du rêve pour les oufs* (2006), *Les gens du Balto* (2008), *Un homme, ça ne pleure pas* (2014) et *La discrétion* (2020).

Dans son dernier roman *La Discrétion*, Faïza Guène raconte l'histoire de Yamina, une femme algérienne qui a immigré en France dans les années 1950. Discrète et

résiliente, « *Yamina n'a que son amour à offrir à ses enfants* ». Elle a toujours fait preuve de dignité face aux injustices et au racisme. À travers ce récit, l'auteure rend hommage aux mères immigrées du Maghreb, de l'Algérie plus particulièrement et à la sienne, en mettant en lumière la transmission intergénérationnelle et l'importance des racines. « *Quand ma fille lira ce livre plus tard, j'ai envie qu'elle sache de quelle lignée elle est issue, qu'elle en soit fière* »²¹, confie-t-elle dans une de ses entretiens, soulignant ainsi le rôle de la mémoire et de l'héritage familial dans la construction de l'identité.

Son style, mêlant verlan et expressions du quotidien, donne une voix authentique aux jeunes issus de l'immigration et de la classe populaire, rendant ainsi ses récits vivants et accessibles. Par cette approche, Faïza Guène s'impose comme une figure importante de la littérature contemporaine en France, portant un regard singulier sur les réalités sociales et culturelles de son époque.

Nina Bouraoui est une écrivaine franco-algérienne née d'un père algérien et d'une mère française, elle est une figure littéraire inclassable. Certains la considèrent comme une auteure française, d'autres comme une écrivaine algérienne en raison de son héritage paternel, tandis que d'autres encore la rapprochent du courant littéraire des *Beurs* en raison de sa vie en France. Contrairement à d'autres écrivains d'origine algérienne, son œuvre ne fait pas référence à la guerre d'indépendance, mais elle explore avec intensité le thème de l'identité, marqué par la violence des discours dominants et la collision entre deux cultures et deux langues.

Dès son premier roman, *La Voyeuse interdite* (1991), Bouraoui aborde le thème de l'enfermement, une question récurrente dans son écriture. *Poing mort* (1992) propose une exploration de l'obsession pour la mort à travers une écriture érotique

²¹ Avec "La discrétion", Faïza Guène veut "réparer l'offense de l'oubli" Disponible sur <https://information.tv5monde.com/international/avec-la-discretion-faiza-guene-veut-reparer->

dérangeante. Avec *Le Bal des murènes* (1997), elle s'intéresse au mal-être féminin et à la transmission d'un passé traumatique, effaçant les repères identitaires pour donner une portée universelle à son récit. Ce roman établit un lien entre la littérature et la psychanalyse, un aspect que l'on retrouve également dans *L'Âge blessé* (1998), qui met en scène une vieille femme vivant recluse dans la forêt en quête d'identité.

En 1999, Bouraoui publie *Le Jour du séisme*, un texte fragmenté qui évoque le tremblement de terre d'El Asnam en 1980 et où elle affirme son appartenance à la terre de ses parents. La frontière entre le poème en prose et le récit autobiographique y est floue. Avec *Garçon manqué* (2000), elle plonge au cœur de son enfance, livrant une réflexion poignante sur la construction de soi dans un entre-deux culturel, une expérience qu'elle décrit comme une forme de violence intérieure.

Son exploration des sentiments se poursuit avec *La Vie heureuse* (2002), où elle traite de l'amour sous un prisme troublant, le percevant comme une autre forme de violence. À travers l'ensemble de son œuvre, Nina Bouraoui s'affirme ainsi comme une « écrivaine de l'entre-deux », naviguant entre différentes identités et expressions littéraires, et construisant une œuvre où la quête de soi se confond avec une écriture marquée par l'intensité et la douleur.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

Elle ne perçoit aucune condescendance dans le ton qu'il emploie avec elle. Même lorsque, sous prétexte d'humour, il lui demande de dégager ses oreilles de son foulard pour y regarder à l'intérieur avec son otoscope et qu'il ajoute : Allez, on enlève sa petite burqa pour montrer ses petites oreilles. Yamina ne voit pas le mal. Ça la fait même plutôt sourire. Yamina ne voit pas non plus ce que les gestes indéliçats du médecin traduisent. Elle ne se rend pas compte qu'il est brusque et expéditif. Parfois, même, il la heurte en lui soulevant le bras pour prendre sa tension, mais jamais elle n'oserait le lui faire remarquer. Comme si avoir mal était acceptable. Comme si rien n'était grave, la concernant. D'une certaine façon, Yamina est préservée. Elle ne saisit pas dans quelle géométrie le monde l'a placée. Son innocence la protège de la violence de l'attitude du médecin. Elle ne s'aperçoit pas du rapport vertical qui se joue dans le cabinet du docteur qu'elle respecte tant, pour son titre, ses années d'études et son savoir. Elle ne voit pas cette échelle invisible sur laquelle il se perche chaque fois qu'il s'adresse à elle. C'est à se demander si Yamina ne le fait pas exprès, car elle semble incroyablement sourde à la colère qui l'appelle. Après tout, peut-être a-t-elle choisi de ne pas se laisser abîmer par le mépris ? Peut-être Yamina a-t-elle compris depuis longtemps que si elle commençait à relever la moindre chose, ça n'en finirait plus. Le père de Yamina a été un résistant. Là-bas, en Algérie. Et si, aujourd'hui, pour cette femme de soixante-dix ans, refuser de se laisser envahir par le ressentiment était une façon de résister ? Mais la colère, même enfouie, ne disparaît pas. La colère se transmet, l'air de rien. Ses enfants, eux, ils n'aiment pas ça. Ils ne supportent pas qu'on s'adresse à leur mère comme si elle était absolument idiote, naturellement inférieure.

Faïza Guène, *La Discrétion*, Paris, Plon, 2020

Questions

- 1- Comment le médecin exerce-t-il une forme de domination sur Yamina ?
- 2- Quels indices dans le texte montrent que Yamina est traitée avec condescendance ?
- 3- Que représente « l'échelle invisible » mentionnée dans le texte ?
- 4- Pourquoi Yamina ne perçoit-elle pas immédiatement la violence du médecin ?
- 5- En quoi son attitude peut-elle être interprétée comme une forme de résignation ou de stratégie de survie ?
- 6- Quelle est la signification du passage : « *Peut-être Yamina a-t-elle compris depuis longtemps que si elle commençait à relever la moindre chose, ça n'en finirait plus* » ?
- 7- Pourquoi ses enfants réagissent-ils différemment face à cette situation ?
- 8- Comment cet extrait illustre-t-il le thème central de la discrétion, à savoir la manière dont les individus issus de l'immigration intériorisent ou rejettent la discrimination ?
- 9- Ce texte met-il en évidence un choc des générations dans la manière de faire face aux injustices ? Relevez du texte l'exemple qui l'éprouve.

- 10- Quel rôle joue l'ironie dans la description du comportement du médecin ?
- 11-Proposez un titre au texte.

Texte n°2

Il prépara du café, m'avertissant qu'actuellement c'était la pagaille au bled, vraiment pas le bon moment pour y aller.

— *La pagaille, ah non ! le contredis-je. C'est une révolution... Des millions de personnes sont dans les rues pour réclamer la liberté...*

— *La liberté ! Ah, épargne-moi tes mots bidon.*

— *Le monde change, Samy, et toi tu me parles encore de la piscine de tes voisins... tu devrais te libérer toi aussi... Tu as toujours besoin de te bagarrer contre quelqu'un pour exister... c'est pas vrai ?*

Offusqué, il voulut savoir si je faisais allusion aux chicanes qu'il avait toujours eues avec notre père.

— *Non, pas spécialement...*

— *Alors pourquoi tu souris ?*

Je dis que je repensais à notre enfance où nous étions libres à la folie, quand nous montions dans des avions de bois, nous prenions la mer sur des chambres à air de camion Berliet pour aller dans la baie d'Hudson, le lac Ontario et le désert de Libye cher à Saint-Exupéry.

Le café bouillant projeta ses dernières gouttes sur la paroi de la machine italienne. Il éteignit le feu. Posa deux tasses sur la table.

— *Je ne veux plus aller dans ton pays de fous... D'ailleurs, je me demande bien pourquoi il te manque autant tout à coup...*

— *La révolution, Samy ! La Révolution ! T'as pas envie de te soulever toi aussi ?*

— *Me soulever ? Pour ça, je monte dans mon chêne...*

— *Non, je te parle sérieusement...*

— *Leur excitation fera pschitt, crois-moi, ils rentreront chez eux et tout continuera comme avant. En pire, bien sûr, comme toujours. C'est ce qui s'est passé en 1789 à Paris aux ronds-points, et en 2019 on a encore les Gilets jaunes aux mêmes ronds-points, alors tu vois à quoi mènent tes soulèvements... L'histoire, c'est comme la Terre, elle tourne toujours autour du même axe, du même Soleil et des mêmes rengaines de ses habitants impossibles à consoler, répondit-il en servant le café.*

— *Cette semaine, y a des super promotions sur Aigle Azur...*

— *En plus, si tu te fais prendre par les militaires dans une de leurs manifestations du vendredi, toi, en tant qu'ancien politique français, binational, tu vas le payer cher... Je te le dis. Ils te balanceront en prison et te dénonceront à l'opinion comme espion... ils crieront à l'ingérence française dans leur pays souverain...*

— *Tu te fais des films...*

— *Du lait dans ton café ?*

— *Cent cinquante euros Lyon-Sétif...*

— *Du sucre ? poursuivit-il avant de demander si ce tarif-là était valable pour l'aller-retour.*

Après confirmation, il ouvrit son ordinateur et découvrit les promotions de la compagnie.

— *OK, on y va. Mais je te préviens : à la moindre insulte, à la moindre contrariété, je plaque tout et je mets les voiles... Je n'ai pas oublié comment tu m'as chauffé les nerfs avec la Annette Smith...*

Heureux de mon succès, je sortis de la maison et remontai dans ma voiture.

— *T'as même pas bu ton café.*

— *Je me suis mis au thé depuis des années.*

— *T'aurais pu le dire avant. J'aime pas le gaspillage, tu le sais, pourtant !*

Azouz Begag, L'arbre ou la maison, Paris, Julliard, 2021

Questions :

- 1- Qui sont les personnages principaux et quelle est leur relation ?
- 2- Quel est le contexte politique et social évoqué dans le texte ?
- 3- Comment caractériser le narrateur et Samy à travers leurs dialogues et réactions ?
- 4- Pourquoi Samy semble-t-il sceptique face à l'enthousiasme du narrateur pour la révolution ?
- 5- Quel est le point de vue du narrateur sur la révolution en cours ?
- 6- Que signifie la métaphore de l'Histoire qui « *tourne toujours autour du même axe* » ?
- 7- Pourquoi Samy accepte-t-il finalement de partir ?
- 8- Partagez-vous la vision pessimiste de Samy sur les révolutions et le changement social ?
- 9- Le texte vous semble-t-il engagé politiquement ? Pourquoi ?
- 10- Proposez un titre au texte.

2. La littérature marocaine d'expression française

La littérature marocaine d'expression française est un domaine riche et varié qui reflète les évolutions historiques, culturelles et sociales du Maroc. En effet, elle émerge sous le protectorat français (1912-1956), marquée par une tension entre la langue coloniale et la culture arabo-berbère. La littérature marocaine francophone suit une évolution similaire à celle du roman algérien, s'affranchissant progressivement de l'influence française pour forger un imaginaire singulier et établir des canons esthétiques qui lui sont propres. Son développement suit trois grandes phases. D'abord, une période de mimétisme colonial (1920-1949), où les premiers écrivains, tels que Ahmed Sefrioui, adoptent les formes littéraires françaises pour dépeindre la vie traditionnelle. Ensuite, l'engagement anticolonial des années 1950-1960 transforme l'écriture en un outil de résistance, avec des auteurs comme Driss Chraïbi (*Le Passé simple*, 1954) et Mohamed Khair-Eddine, qui dénoncent l'oppression coloniale et revendiquent une identité autonome. Enfin, la période post-indépendance, à partir de 1956, voit émerger des écrivains tels que Tahar Ben Jelloun et Abdellatif Laâbi, qui interrogent les fractures sociales, l'exil et les tensions entre modernité et tradition, tout en intégrant des éléments de l'oralité dans leur écriture.

2.1. Les précurseurs de la littérature marocaine francophone

Comme nous venons de souligner, la littérature marocaine francophone trouve ses précurseurs dans un contexte colonial où l'écriture en français devient un outil de revendication identitaire et sociale. La première voix à incarner cette quête d'authenticité est celle d'**Ahmed Sefrioui**, né en 1915 et considéré comme l'un des précurseurs du roman marocain de langue française. À l'instar d'autres romanciers maghrébins, il s'inscrit dans la tradition du roman ethnographique tout en s'en distinguant par l'aspect autobiographique de son œuvre et par l'intégration de l'imaginaire issu du conte populaire.

Son parcours littéraire débute avec un recueil de nouvelles, *Le Chapelet d'ambre* (1949), suivi du roman qui le rendra célèbre, *La Boîte à merveilles* (1954). Ce roman autobiographique retrace la vie dans le Maroc traditionnel sous le protectorat à travers le regard de son narrateur, Sidi Mohammed, un enfant de six ans marqué par la solitude. Il évoque avec une grande fidélité son enfance passée dans l'ancienne médina de Fès, décrivant minutieusement son entourage et son quotidien. Le titre fait référence au coffret dans lequel le jeune narrateur conservait précieusement ses trésors : des billes de verre, des fleurs séchées et d'autres objets chers à son cœur.

Le roman retranscrit avec sensibilité les souvenirs d'enfance de l'auteur dans sa médina natale notamment la vie parmi les femmes, les fêtes traditionnelles, l'animation des souks et des ruelles, ou encore les journées passées à l'école coranique. Ce roman a suscité des critiques de la part de ceux qui ne comprenaient pas qu'un écrivain puisse évoquer un univers aussi enchanteur sans s'attarder sur la dure réalité de la colonisation. Pourtant, cette mise en avant du merveilleux de l'enfance permet à l'auteur, et à son lecteur, d'échapper au regard réducteur de l'Autre et d'ouvrir la voie à une littérature où les écrivains marocains deviennent pleinement sujets de leur propre discours.

L'œuvre de **Driss Chraïbi**, d'une grande richesse et s'étendant sur plusieurs décennies, reflète l'évolution du roman marocain. D'abord marqué par une critique virulente du colonisateur, son écriture s'oriente rapidement vers une remise en question profonde des institutions politiques, religieuses et sociales du Maroc, qu'il dépeint comme figées et oppressives. Mais au-delà des frontières de son pays, Chraïbi s'intéresse à la condition des dépossédés partout dans le monde : femmes et enfants, paysans, ouvriers exploités ou citoyens victimes des abus du pouvoir.

Ingénieur-chimiste de formation, il étudie également la neuropsychiatrie et voyage à travers l'Europe, exerçant les métiers d'ingénieur et de journaliste. Auteur d'une quinzaine de romans, il fait sensation dès son premier ouvrage, *Le Passé simple* (1954). Bien avant Rachid Boudjedra, il provoque un scandale avec cette satire acerbe qui s'attaque à la figure du père, présenté comme un tyran domestique incarnant toutes les formes d'oppression et d'hypocrisie au sein de la société bourgeoise. Alors que d'autres écrivains concentrent leurs critiques sur le pouvoir colonial, Chraïbi prend une voie audacieusement avant-gardiste, imposant son nom sur la scène littéraire avec fracas.

Il poursuit cette dynamique avec *Les Boucs* (1955), l'un des premiers romans francophones à dénoncer les conditions de vie des travailleurs immigrés en France, puis avec *La Civilisation, ma mère !...* (1972), un roman « féministe » où la figure maternelle incarne une civilisation réinventée, débarrassée des éléments aliénants des traditions orientales et occidentales. Dans les années 1980, il explore le genre policier avec une série de romans mettant en scène l'inspecteur Ali. *Une enquête au pays* (1981), premier opus de cette série, utilise le suspense pour dresser le portrait d'une société gangrenée par l'arbitraire. L'inspecteur Ali reviendra dans d'autres enquêtes publiées en 1991 et 1995.

Parallèlement, Chraïbi amorce un « retour aux sources » en portant un regard plus nuancé sur la société traditionnelle. *La Mère du printemps* (1982), roman qui connaît un grand succès au Maghreb et au-delà, célèbre la sensualité de la terre natale et exalte la résistance face aux abus de pouvoir et aux dérives du progrès. Tout au long de son œuvre, Chraïbi allie une critique sociale incisive à un humour à la fois mordant et profondément humain, une signature qui confère à ses romans une force et une originalité indéniables.

2.2. La génération littéraire marocaine de l'après-indépendance

C'est au cours des années 1960 que le roman marocain connaît un véritable essor, porté par l'effervescence intellectuelle et artistique suscitée par la revue *Souffles*²². Parmi les figures les plus audacieuses de cette mouvance, **Mohammed Khaïr-Eddine**, né en 1941, se distingue par son style inclassable, proche du « roman-poème », à l'image des écrits de Kateb Yacine ou de Farès.

Dans des œuvres comme *Agadir* (1967), *Corps négatif suivi de Histoire d'un Bon Dieu* (1968), *Moi l'aigre* (1970), *Le Déterreur* (1973) ou encore *Une Odeur de mantèque* (1976), Khaïr-Eddine entraîne le lecteur dans un voyage intérieur où ses personnages, tourmentés, affrontent à la fois leurs propres démons et la puissance du langage. *Le Déterreur* illustre parfaitement cette approche et incarne l'esprit des écrivains liés à *Souffles*. Mettant en scène un protagoniste en proie à un délire quasi mystique, une figure récurrente dans la littérature maghrébine de cette génération, le roman se lit avant tout comme un métalangage symbolique. Le « déterreur » du titre, qui exhume des cadavres pour s'en nourrir, représente en réalité l'écrivain lui-même, se repaissant de « vieux mots » et de « cadavres » discursifs pour créer une œuvre nouvelle et subversive.

Parmi les figures marquantes de la littérature maghrébine francophone, **Tahar Ben Jelloun** est sans conteste l'écrivain le plus connu de sa génération et l'un des auteurs marocains d'expression française les plus prolifiques. Lauréat du prix Goncourt en 1987 pour *La Nuit sacrée*, il compte aujourd'hui une œuvre impressionnante de près de trente ouvrages, mêlant romans, essais, poésie et récits.

²² La revue *Souffles* est fondée en 1966 à Rabat par un petit groupe de poètes et d'artistes marocains, incluant un rédacteur en chef et plusieurs autres figures culturelles. Le magazine devient rapidement le principal véhicule d'expression pour une nouvelle génération d'écrivains, poètes, artistes et intellectuels qui veulent exprimer une nouvelle esthétique au Maghreb, s'opposant au statu quo artistique et au complexe d'infériorité hérité du colonialisme.

Ses débuts littéraires, marqués par des textes comme *Harrouda* (1973), *La Réclusion solitaire* (1976) ou *Les Amandiers sont morts de leurs blessures* (1976, poésie)), *Moha le fou Moha le sage* (1978), révèlent une écriture fragmentée et une hybridation des genres caractéristique du nouveau romanesque des années 1970. Cependant, son évolution stylistique le conduit progressivement vers une esthétique réaliste, sans renoncer au fantastique ou au merveilleux, comme en témoigne *La Nuit sacrée*.

Ce roman, couronné par le Goncourt, raconte le destin bouleversant de Zahra, une jeune femme que son père, après avoir eu sept filles, décide d'élever comme un garçon afin d'avoir un héritier mâle. À travers son parcours, Ben Jelloun interroge les enjeux de l'identité et de la résistance, incarnés par les conseils du Consul, un personnage aveugle, donnés au principal protagoniste Zahra (anciennement Ahmed): « *Seule l'amitié, le don total de l'âme, lumière absolue, lumière sur lumière où le corps est à peine visible. L'amitié est une grâce ; c'est ma religion, notre territoire ; seule l'amitié redonnera à votre corps son âme qui a été malmenée. Suivez votre cœur. Suivez l'émotion qui traverse votre sang* ».

L'œuvre de Ben Jelloun reflète un double héritage, à la fois oral et écrit. Ses textes regorgent de références aux contes, notamment *Les Mille et Une Nuits*, ainsi qu'à la tradition coranique, évoquée dès les titres de certains de ses romans, comme *La Prière de l'absent* (1981), *La Nuit sacrée* ou *Les Yeux baissés* (1991). Son écriture et ses thématiques témoignent ainsi de la constante interaction, dans la littérature maghrébine, entre oralité et écriture, entre poésie et prose. Enfin, son œuvre poétique occupe également une place importante dans sa production littéraire, avec notamment *Poésies complètes*, publié en 1995.

Les romans de Tahar Ben Jelloun se peuplent de figures marginalisées telles les fous, les prostituées, les enfants orphelins, les immigrés et les déshérités car l'auteur assume un engagement littéraire au service des personnes marginalisées,

oubliées ou exclues. En donnant la parole à ces « hommes dépossédés de leurs racines », il dénonce les violences sociales et les mécanismes d'exclusion, notamment à travers les expériences des immigrés et des Palestiniens. Parallèlement, ses essais dénoncent le racisme et plaident pour une littérature audacieuse, capable d'explorer les zones d'ombre de la subjectivité. Comme il l'écrivait en 1982 dans *The Literary Review* : « *Ce qui nous manque le plus dans le monde arabe, c'est une littérature de l'audace où l'écrivain puiserait dans sa mémoire immédiate, dans sa subjectivité rebelle, dans sa folie, même voilée, dissimulée dans ses rêves les plus indécents* »²³.

Citons encore un autre des écrivains marocains majeurs parmi les plus talentueux de ce courant de l'écriture « sans limites » : **Abdelkébir Khatibi**, un écrivain et intellectuel qui incarne une pensée hybride mêlant sociologie, littérature et philosophie. L'œuvre khatibienne est marquée par une approche plurielle du langage et de l'identité et occupe une place singulière dans la littérature maghrébine d'expression française. Né en 1938, il poursuit des études en sociologie en France avant de retourner au Maroc, où il développe une réflexion profonde sur la mémoire, l'altérité et la « double écriture ». Son œuvre oscille entre roman, essai et poésie, explorant les tensions entre Orient et Occident, tradition et modernité. Parmi ses ouvrages majeurs figurent *La mémoire tatouée* (1971), une autobiographie romancée qui interroge l'héritage colonial ; *Le Livre du sang* (1979), un récit empreint d'émotion, de musicalité et d'une forte subjectivité qui prend en charge une conception de l'amour comme un chemin vers la révélation ou l'absolu ; *Amour bilingue* (1983), qui illustre son attachement à la coexistence des langues et des cultures ; *Lutteur de classe à la manière taoïste* (1976), poèmes en vers libres fusionnant une critique sociale

²³ Cité par Jean Déjeux in *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Éditions Karthala, 1984, p. 225.

marxiste avec une esthétique taoïste et explorant les tensions entre idéologie et spiritualité ; *Maghreb pluriel* (1983), un essai qui théorise une « pensée-autre », combinant critique des héritages occidental et arabo-musulman, et plaidant pour une identité décentrée par la différence.

Khatibi a également joué un rôle important dans la critique du discours orientaliste et dans la valorisation d'une pensée décentrée, où l'identité se construit dans l'entre-deux. À travers son écriture poétique et fragmentée, il invite à une lecture fluide et polysémique du monde, faisant de lui une figure incontournable de la littérature postcoloniale.

2.3. Le paysage littéraire marocain depuis 1980

À l'instar de ses homologues algériens (Dib, Kateb Yacine, Djébar, Boudjedra), Chraïbi et Ben Jelloun, ont construit une œuvre durable, s'étendant sur plusieurs décennies et explorant divers courants esthétiques. Comme ailleurs, une nouvelle génération viendra s'inscrire dans cette continuité, garantissant ainsi la relève et l'évolution de la littérature maghrébine.

Abdelhak Serhane est né en 1950 ; il est Figure majeure de la littérature marocaine francophone contemporaine ; il est connu pour son engagement critique contre les travers de la société marocaine, notamment l'autoritarisme, l'injustice sociale et la condition féminine. Après des études supérieures en psychologie et en littérature, il devient professeur universitaire et consacre sa carrière à l'enseignement et à l'écriture. Son premier roman, *Messaouda* (1984), l'impose rapidement comme un auteur engagé dénonçant la misère et l'oppression subies par les femmes dans une société patriarcale. Abdelhak Serhane est l'auteur de nombreux romans, parmi lesquels *Messaouda* (1984), *Les enfants des rues étroites* (1986), *Le soleil des obscurs* (1992) et *Le deuil des chiens* (1998). Il a également publié un recueil de nouvelles, *Les prolétaires de la haine* (1995), ainsi

que plusieurs recueils de poèmes, dont *Vivre poème* (1989), *Chant d'ortie* (1993) et *La nuit du secret* (1992). Inscrivant son œuvre dans la lignée de Chraïbi et Ben Jelloun, il met en scène des figures de pères tyranniques, violents et égoïstes, tout en dénonçant le sort réservé aux femmes, aux enfants et aux exclus de la société. Ses romans dépeignent une jeunesse livrée à elle-même, prise entre l'oppression familiale et la brutalité du monde extérieur, où règnent à la fois les hors-la-loi et les forces de l'ordre. Pourtant, dans cet univers marqué par la corruption, les inégalités et la misère sociale, les enfants des rues parviennent à trouver, en dehors du cadre familial, des fragments d'amour et de liberté. Serhane inscrit son écriture dans un retour au réalisme qui caractérise la littérature maghrébine des deux dernières décennies du XXe siècle, sans renoncer pour autant à l'expérimentation stylistique. Par la théâtralisation, la multiplication des voix narratives, l'usage des récits enchâssés et une oralité maîtrisée, il parvient à équilibrer une esthétique élaborée avec une approche plus accessible, proche du style journalistique, répondant ainsi aux attentes d'un public en quête d'une littérature à la fois engagée et captivante.

Parallèlement à la diversité des créations individuelles, le roman marocain, depuis 1956, incarne majoritairement une littérature engagée, portée par une volonté de dénonciation des dysfonctionnements sociaux. C'est le cas également de l'œuvre d'**Edmond El Maleh**. Cet homme de lettres issu de la communauté juive marocaine, explore les origines et les conséquences de la rupture entre les communautés arabe et juive, autrefois unies par une coexistence harmonieuse. À travers ses romans, notamment *Parcours immobile* (1980), *Aïlen ou la nuit du récit* (1983), *Mille ans un jour* (1986) et *Le retour d'Abou El Haki* (1991), il déconstruit les idéologies qui prétendent offrir des solutions mais engendrent en réalité oppression militaire et violence aveugle. Ses récits donnent voix aux victimes – hommes, femmes et enfants – pris au piège des discours creux et des

ambitions nationalistes fondées sur la confrontation. Pourtant, au-delà de la critique politique, son écriture adopte une tonalité profondément intimiste, mêlant autobiographie, philosophie et poésie. Comme l'observe Mdarhri-Alaoui²⁴, c'est à travers une subjectivité assumée, un langage métaphorique et l'usage du monologue intérieur qu'El Maleh confère à ses romans une dimension autoréflexive. L'écriture devient ainsi un espace de refuge, permettant à l'individu de s'extraire, ne serait-ce que temporairement, de la violence du monde.

Dans cette dynamique littéraire des années 1980, peut-on alors parler de postmodernisme ? Le terme est souvent évoqué, certains l'ayant déjà employé pour qualifier les œuvres de Kateb Yacine, Khair-Eddine ou Khatibi. Pourtant, les caractéristiques souvent associées à ce courant – éclatement du récit, fusion entre prose et poésie, dialogue entre oralité et écriture, réflexion philosophique et métaphysique, ou encore présence de voix désincarnées et de références au Livre – trouvent des échos bien plus anciens dans la tradition arabo-musulmane. C'est dans cet héritage que s'inscrit également Edmond El Maleh, dont l'œuvre, nourrie de cette tradition, en revisite les motifs pour en faire un espace de dialogue et de questionnement identitaire. Son roman *Le retour d'Abou El Haki*, notamment, témoigne de cette filiation en rendant hommage au savoir musulman tout en plaidant pour une société « transculturelle », où les différences ne sont pas sources d'exclusion, mais de coexistence et d'enrichissement mutuel.

2.4. La littérature des marocains de la deuxième génération en France

²⁴ Voir Abdallah Mdarhri-Alaoui, « Nouvelles tendances : Edmond Amrane El Maleh et Abdelhak Serhane », dans Charles Bonn, Naget Khadda et Abdallah Mdarhri-Alaoui (dir.), *Littérature maghrébine d'expression française*, Paris, EDICEF, 1996., p. 185-192.

La littérature marocaine de deuxième génération en France s'inscrit dans la continuité des écrivains de la première vague, tout en se distinguant par une approche différente des questions d'identité et d'intégration. Ces auteurs, nés ou ayant grandi en France, témoignent d'une double appartenance culturelle et abordent des thématiques liées à l'immigration, au racisme, à la mémoire familiale et aux inégalités sociales. À travers leurs récits, ils expriment la complexité de leur position entre la culture de leurs parents et celle du pays dans lequel ils ont grandi.

Parmi les figures représentatives de cette génération, **Rachid Santaki** qui est né en 1973 d'un père marocain manutentionnaire et d'une mère française caissière. Il a marqué la littérature contemporaine par des œuvres mêlant réalisme social et polar. Parmi ses romans les plus marquants, nous citons *La Petite Cité dans la prairie* (2008), offre un récit poignant sur les défis des jeunes des banlieues parisiennes en injectant une dimension fédératrice grâce à des univers comme la boxe ou la culture hip-hop. *Les anges s'habillent en Caillera* (2011) explore les tensions identitaires dans les cités, récompensé par le prix des Trophées de la nuit. *Des chiffres et des litres* (2012) prolonge cette réflexion sur les quartiers nord-parisiens, tandis que *Business dans la cité* (2014) dépeint les dynamiques économiques informelles en banlieue.

Son engagement se poursuit avec *La Légende du 9-3* (2016), qui revisite les violences urbaines des années 1990, et *Anissa* (2023), un polar centré sur une enquêtrice infiltrée dans un quartier de radicalisation, mêlant enquête policière et quête identitaire.

Leïla Slimani, écrivaine et journaliste franco-marocaine née en 1981 à Rabat, incarne une voix littéraire audacieuse et engagée. Issue d'une famille aisée, mère médecin pionnière et père banquier et ancien haut fonctionnaire, elle grandit dans un milieu francophile, formée au lycée français Descartes avant de poursuivre des

études en sciences politiques à Paris. Après une carrière journalistique, elle se consacre à l'écriture, publiant en 2014 *Dans le jardin de l'ogre*, un roman audacieux qui brise le silence autour de l'addiction sexuelle féminine, un sujet rarement abordé en littérature. Leïla Slimani connaît un immense succès avec *Chanson douce* (2016), qui lui vaut le prestigieux Prix Goncourt. Ce thriller psychologique, inspiré d'un fait divers, met en scène une nourrice qui assassine les enfants dont elle a la garde, et propose une réflexion sur la maternité, les inégalités sociales et la solitude. Leïla Slimani poursuit son œuvre avec *Le Pays des autres* (2020), premier tome d'une trilogie inspirée de l'histoire de sa propre famille, où elle évoque le Maroc des années 1950 et les tensions entre colonisation et quête d'émancipation.

Saphia Azzeddine est une écrivaine, scénariste et réalisatrice franco-marocaine née en 1979 à Agadir, au Maroc. Ayant grandi en France, elle suit des études de sociologie avant de se consacrer à l'écriture. Son premier roman, *Confidences à Allah* (2008), provoque un choc par son ton incisif et son audace. À travers le monologue d'une jeune femme issue d'un milieu défavorisé, elle dénonce l'oppression des femmes, l'hypocrisie religieuse et les injustices sociales, brisant ainsi des tabous majeurs. Ce succès littéraire est rapidement adapté au théâtre, confirmant l'impact de son écriture.

Elle poursuit sa critique sociale avec *Mon père est femme de ménage* (2009), un roman qui met en scène un adolescent tiraillé entre la honte de son origine modeste et son désir d'émancipation. Dans *Bilqiss* (2015), elle dresse le portrait d'une femme rebelle, condamnée à mort pour avoir défié les interdits religieux, offrant une réflexion puissante sur la condition féminine et l'intolérance. Son style, à la fois mordant et empreint d'ironie, lui permet d'aborder des sujets sensibles avec une grande liberté de ton.

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

J'avais peut-être six ans. Ma mémoire était une cire fraîche et les moindres événements s'y gravaient en images ineffaçables. Il me reste cet album pour égayer ma solitude, pour me prouver à moi-même que je ne suis pas encore mort.

A six ans j'étais seul, peut-être malheureux, mais je n'avais aucun point de repère qui me permît d'appeler mon existence : solitude ou malheur.

Je n'étais ni heureux, ni malheureux. J'étais un enfant seul. Cela, je le savais. Point farouche de nature, j'ébauchai de timides amitiés avec les bambins de l'école coranique, mais leur durée fut brève. Nous habitons des univers différents. J'avais un penchant pour le rêve. Le monde me paraissait un domaine fabuleux, une féerie grandiose où les sorcières entretenaient un commerce familier avec des puissances invisibles. Je désirais que l'Invisible m'admît à participer à ses mystères. Mes petits camarades de l'école se contentaient du visible, surtout quand ce visible se concrétisait en sucreries d'un bleu céleste ou d'un rose de soleil couchant. Ils aimaient grignoter, sucer, mordre à pleines dents. Ils aimaient aussi jouer à la bataille, se prendre à la gorge avec des airs d'assassins, crier pour imiter la voix de leur père, s'insulter pour imiter les voisins, commander pour imiter le maître d'école.

Moi, je ne voulais rien imiter, je voulais connaître.

Ahmed Sefrioui, *La Boîte à merveilles*, Pris Seuil, 2001

Questions

- 1- Comment le narrateur décrit-il sa mémoire d'enfant et quelle est la fonction de cette description dans le récit ?
- 2- Que révèle l'opposition entre l'enfant narrateur et ses camarades de l'école coranique sur sa personnalité et son rapport au monde ?
- 3- Comment la solitude du narrateur est-elle présentée ? Est-elle subie ou choisie ?
- 4- Quel effet produit l'emploi de la première personne dans ce texte ?
- 5- Comment l'auteur joue-t-il sur les contrastes entre le visible et l'invisible ? Quel rôle ces oppositions jouent-elles dans la perception du monde du narrateur ?
- 6- Quelle est l'importance du champ lexical du rêve et du merveilleux dans ce texte ?
- 7- En quoi le regard du narrateur sur l'enfance diffère-t-il de celui de ses camarades ? Que cela dit-il sur son tempérament et sa place dans la société ?
- 8- Proposez un titre au texte.

Texte n°2

La ligne mince est nette à présent. Tout s'est brouillé devant mes yeux pour qu'elle soit très nette. Elle me dit : tu es un Nègre. Tu es un Nègre depuis des générations croisé de blanc. Tu es en passe de franchir la ligne. De perdre ta dernière goutte de sang authentiquement nègre. Ton angle facial s'est ouvert et tu n'es plus crépu, plus lippu. Tu as été issu de l'Orient et, de par ton passé douloureux, tes imaginations, ton instruction, tu vas triompher de l'Orient. Tu n'as jamais cru en Allah, tu sais disséquer les légendes, tu penses en français, tu es lecteur de Voltaire et admirateur de Kant. Seulement le monde occidental pour lequel tu es destiné te paraît semé de bêtises et de laideurs, à peu de chose près les mêmes bêtises d'emblée. Et sur le point d'échanger la loge que tu occupes contre un que tu fuis. De plus, tu le pressens hostile, il ne va pas t'accepter laideurs et les mêmes strapontin, tu as des reculs. Voilà jour où je te suis apparue, tu n'es rien d'autre qu'une plaie.

Driss Chraïbi, *Le Passé simple*, Paris, Gallimard, 1986

Questions

- 1- Que représente la Ligne Mince dans ce passage ? Est-ce une frontière physique, culturelle, symbolique ?
- 2- Comment le narrateur perçoit-il son identité ? Quels sont les éléments qui illustrent son tiraillement entre Orient et Occident ?
- 3- Pourquoi la métaphore de la transformation physique ("ton angle facial s'est ouvert", "tu n'es plus crépu, plus lippu") est-elle significative dans la réflexion sur l'identité ?
- 4- En quoi l'opposition entre sang authentiquement nègre et métissage traduit-elle une problématique plus large sur l'appartenance culturelle et sociale ?
- 5- Comment le narrateur justifie-t-il son rejet de l'Orient ? Quels arguments avancent-ils pour se détacher de cette culture ?
- 6- Quelle est la signification de la référence à Voltaire et Kant ? Que révèle-t-elle sur sa formation intellectuelle ?
- 7- Pourquoi, malgré son éloignement de l'Orient, le narrateur éprouve-t-il aussi un désenchantement face à l'Occident ?
- 8- Quelle critique implicite fait-il du monde occidental en le décrivant comme semé de bêtises et de laideurs ?
- 9- Pourquoi dit-il qu'il pressent l'Occident hostile et qu'il ne va pas l'accepter ?
- 10- Quel rôle joue la deuxième personne du singulier (tu es un Nègre, tu vas triompher, tu penses en français) dans ce passage ? Qui est ce tu ?
- 11- Pourquoi l'auteur utilise-t-il des images corporelles pour parler de l'identité du narrateur (perdre ta dernière goutte de sang, ton angle facial s'est ouvert) ?
- 12- En quoi la dernière phrase ("tu n'es rien d'autre qu'une plaie") traduit-elle l'intensité de la souffrance du narrateur ?
- 13- Proposez un titre au texte.

Texte n°3

-Regardez ce gros ventre, c'est celui d'un pourri, regardez sa nuque, elle montre assez combien cet homme est méchant, il achète tout le monde, normal, ce pays est un vrai marché, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tout le monde se vend, il suffit d'avoir un petit peu de pouvoir, ça se monnaie, et ça coûte pas cher, à peine le prix de quelques bouteilles de whisky, une soirée avec une pute, mais pour les gros coups, ça peut aller loin, de l'argent passe de main en main, tu veux que je ferme les yeux, précise-moi le jour et l'heure, t'auras pas de problème, mon frère, tu veux une signature, une petite griffe en bas de cette feuille, pas de problème, passe me voir, ou si tu préfères pas te déranger, envoie ton chauffeur, celui qui n'a qu'un œil, il n'y verra que du feu, ouais, mes amis, c'est ça le Maroc, y en a qui triment comme des fous, ils travaillent parce qu'ils ont décidé d'être intègres, ceux-là, ils travaillent dans l'ombre, personne ne les voit, personne n'en parle alors qu'on devrait les décorer, parce que le pays fonctionne grâce à leur intégrité, et puis il y a les autres, ils sont légion, ils sont partout, dans tous les ministères, car dans notre pays bien-aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire, oui, nous puons la corruption, elle est sur nos visages, dans nos têtes, elle est enfouie dans nos cœurs, en tout cas dans vos cœurs, si vous ne me croyez pas demandez au ventre pourri, là, le chauve, le coffre-fort blindé, la caisse à secrets, celui qui sirote une limonade parce que Monsieur est un bon musulman, il ne boit pas d'alcool, il part souvent à La Mecque, oui, il est haj et moi je suis cosmonaute, je suis dans les fusées, je m'évade dans l'espace, j'ai plus envie de vivre sur cette terre, dans ce pays, tout est faux, tout le monde s'arrange, et moi je refuse de m'arranger, j'ai fait des études de droit dans un État qui ignore le droit tout en faisant semblant de faire respecter les lois, tu parles, ici, il faut respecter les puissants, c'est tout, le reste, tu te démerdes... quant à toi, Mohamed Oughali, tu n'es qu'un voleur, [...]...

Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006

Questions

- 1- Quel est le ton employé par le narrateur dans ce passage ? Est-il neutre, ironique, révolté, cynique ?
- 2- Quels procédés stylistiques (métaphores, répétitions, exagérations) renforcent l'indignation du narrateur ?
- 3- Quel effet produit l'accumulation d'expressions négatives sur la perception du système décrit ?
- 4- Comment le narrateur décrit-il la corruption dans son pays ? Quels exemples concrets utilise-t-il ?
- 5- Pourquoi compare-t-il la corruption à un « air que l'on respire » ? Que suggère cette métaphore ?
- 6- Que dénonce-t-il à travers l'expression « ce pays est un vrai marché, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre » ?
- 7- Quel est le rôle des puissants dans cette société corrompue selon le narrateur ?
- 8- Comment l'auteur met-il en opposition ceux qui « triment comme des fous » et « les autres » ?

- 9- Comment le narrateur critique-t-il l'hypocrisie religieuse à travers la figure de l'homme « bon musulman » qui ne boit pas d'alcool mais est corrompu ?
- 10- Quelle est la signification de l'ironie dans « il est haj et moi je suis cosmonaute » ?
- 11- Pourquoi le narrateur dit-il qu'il n'a « plus envie de vivre sur cette terre, dans ce pays » ?
- 12- Comment ce passage illustre-t-il le thème de l'exil et du désenchantement dans le roman ?

3. La littérature tunisienne d'expression française

La littérature tunisienne d'expression française voit le jour durant le protectorat français (1881-1956). Bien que riche et ouverte aux influences linguistiques et culturelles étrangères, elle demeure peu connue du grand public et au-delà des frontières. À ses débuts, la production intellectuelle francophone en Tunisie reste marginale, les écrivains tunisiens se montrant peu enclins à s'appropriier la langue française comme outil littéraire. Seuls quelques auteurs issus des communautés chrétienne et juive, à l'image d'Albert Memmi, s'y aventurent. Cette situation contraste avec celle de l'Algérie voisine, où de nombreux écrivains, tels que Kateb Yacine, Mouloud Feraoun ou Mohamed Dib, ont marqué la mémoire littéraire française.

3.1. Les figures fondatrices de la littérature tunisienne francophone

Bien que moins nombreux que leurs homologues algériens et marocains, les romanciers tunisiens contribuent pleinement aux grandes étapes de l'évolution de la littérature maghrébine. À l'instar de l'Algérie et du Maroc, quelques précurseurs, encore peu connus, publient de rares œuvres entre les années 1920 et 1950. Parmi eux figurent des romanciers de confession juive, tels que Ryvel, Jean Vehel et Victor Danon, ainsi que des écrivains musulmans, notamment Tahar Essafi et Mahmoud Aslan. C'est dans les années 1950 qu'**Albert Memmi** s'impose sur la scène littéraire. Né en 1920, à l'époque coloniale, il grandit dans une famille juive arabophone et suit une éducation française, d'abord au lycée Carnot de Tunis, puis à l'Université d'Alger, où il étudie la philosophie, avant de poursuivre à la Sorbonne. Aussi affirme-t-il dès le début de son roman autobiographique *La Statut de sel* : « À l'image de la ville, le lycée Carnot était d'une diversité dépaysante. J'eus des camarades français, tunisiens, italiens,

russes, maltais et juifs aussi, mais d'un milieu si différent du mien qu'ils m'étaient des étrangers »²⁵.

L'œuvre de Memmi s'étend sur plusieurs décennies. Il se fait d'abord connaître avec *La Statue de sel*, publié en 1953, un roman qui, avant ceux de Kateb, plonge le lecteur dans le drame de la déchirure identitaire provoquée par le choc des cultures dans le contexte colonial, ainsi que dans la difficulté de concilier modernité et tradition. Comme de nombreux romans des écrivains pionniers de la francophonie, celui de Memmi s'inspire de sa propre expérience et retrace le passage d'une enfance insouciant à la découverte d'une réalité marquée par les préjugés raciaux et sociaux, les injustices, l'exclusion et des questionnements existentiels. Faut-il rester attaché à la tradition ou s'en affranchir ? Rompre avec les siens pour s'ouvrir à un ailleurs, au risque de voir son identité vaciller ? Aussi écrit-il à travers la voix d'Alexandre Mordekhaï Benillouche, narrateur et l'alter-égo de l'auteur :

« Devant l'impossible union des deux parties de moi-même, je décidai de choisir. Entre l'Orient et l'Occident, entre les croyances africaines et la philosophie, entre le patois et le français, il me fallait choisir: je choisisais Poinot, ardemment, vigoureusement. Un jour, entrant dans un café, je me suis vu en face de moi-même; j'eus une peur atroce. J'étais moi et je m'étais étranger. C'était un miroir qui couvrait tout un mur, si net qu'on ne le devinait pas. Je me devenais étranger tous les jours davantage

*Il me fallait cesser de me regarder, sortir du miroir. »*²⁶

Par la suite, il publie *Agar* (1955) et *Le Scorpion* (1969), mais à partir de *Portrait du colonisé* (1957), préfacé par Jean-Paul Sartre et publié en pleine guerre d'Algérie, son engagement en faveur de la liberté individuelle et collective s'exprime principalement à travers ses essais. Sa voix demeure l'une des plus marquantes de l'époque de la contestation du colonialisme européen.

²⁵ MEMMI Albert, https://www.liberation.fr/debats/2020/05/28/ce-que-nous-devons-a-albert-memmi_1789666/

²⁶ MEMMI Albert, *La Statue de sel*, Paris, Folio, 1966, p. 247

Dans ce même courant réaliste de la littérature du refus, on peut également mentionner l'œuvre de **Hachemi Baccouche**. Cet écrivain, psychosociologue et humaniste laisse derrière lui une œuvre riche et variée. Il se fait d'abord connaître avec *Ma foi demeure* (1958), un roman autobiographique primé par l'Académie française en 1959, où il explore les tensions identitaires et la quête de réconciliation entre musulmans et Français dans un contexte postcolonial. Il poursuit avec *La Dame de Carthage* (1961), un roman historique qui met en scène des amours complexes entre un jeune Français, un capitaine espagnol, une fille d'un cheikh et une esclave italienne, sur fond de luttes entre Turcs et Espagnols en Tunisie, et bien plus tard, *Sidi boîte de vin* (2005), un roman plein de rebondissements, de clins d'œil espiègles et de références à l'histoire et l'actualité et qui mêle humour, satire et réflexion sur les mythes religieux et culturels. En parallèle, il s'essaie au théâtre avec *Baudruche* (1959), une satire en trois actes et quatre tableaux. Son engagement intellectuel se manifeste aussi à travers l'essai *Décolonisation : grandeurs et servitudes de l'anticolonialisme* (1962), où il analyse les contradictions et défis du mouvement anticolonialiste.

3.2. La production littéraire tunisienne entre 1970 et 1990

Entre 1970 et 1990, la production littéraire tunisienne d'expression française atteint son apogée, continuant à s'épanouir. Des auteurs tels que Mustapha Tlili, Abdelwahab Meddeb, Faouzi Mellah, Ali Bécheur et Tahar Bekri émergent sur la scène littéraire et y laissent leur empreinte.

Abdelwahab Meddeb, écrivain, poète et essayiste, a laissé, de sa part, une œuvre littéraire riche et diversifiée, explorant les interactions entre les cultures orientale et occidentale, le soufisme et les défis contemporains de l'islam. Son premier roman, *Talismano* (1979), est une œuvre avant-gardiste qui mêle autobiographie et fiction, offrant une plongée dans les méandres de la mémoire et de l'identité. Il

poursuit cette exploration avec *Phantasia* (1986), un récit qui interroge les notions d'exil et d'appartenance. Dans *Tombeau d'Ibn Arabi* (1987), Meddeb rend hommage au grand maître soufi, fusionnant poésie et mysticisme pour créer une œuvre lyrique imprégnée de spiritualité. *Les Dits de Bistami* (1989) poursuit cette veine mystique en s'inspirant des paroles d'un autre éminent soufi, Bayazid Bastami. Son recueil de poèmes *Matière des oiseaux* (2001) a été récompensé par le prix Max Jacob en 2002, témoignant de la reconnaissance de son talent poétique. En 2002, il publie *La Maladie de l'Islam*, un essai critique analysant les dérives de l'islamisme et appelant à une relecture éclairée des textes religieux. *L'Exil occidental* (2005) approfondit sa réflexion sur le dialogue entre l'Orient et l'Occident, tandis que *Portrait du poète en soufi* (2007) explore les liens entre poésie et mystique soufie.

Dans cette même mouvance, on peut également évoquer **Mustapha Tlili** dont le parcours et l'œuvre s'étendent sur trois pays et trois cultures : la Tunisie, la France et les États-Unis, où il séjourne pendant 13 ans en tant que fonctionnaire de l'ONU. Ses romans, parmi lesquels *La Rage aux tripes* (1975), *Le Bruit dort* (1978), *Gloire des sables* (1982) et *La Montagne du lion* (1988), explorent principalement les thèmes de l'exil, de l'absence et de la séparation douloureuse du pays natal. Toutefois, plutôt que de mettre en avant l'enrichissement issu du croisement des cultures, ses œuvres s'attachent davantage aux questions classiques du déracinement et de la perte des origines. Son écriture se distingue néanmoins par une approche innovante qui allie les codes du bestseller américain aux avancées du roman de renouveau portées par la génération d'écrivains maghrébins liés à la revue *Souffles*. Ainsi, ses récits se caractérisent par une multiplicité de voix narratives et de points de vue, une structure temporelle déconstruite et un assemblage hétérogène de genres et de textes. Son style mêle fragments de lettres, télégrammes, dialogues, articles de presse et citations

littéraires, créant un récit fragmenté où s'entrelacent histoires d'amours impossibles, meurtres passionnels, violences aveugles et massacres, des éléments empruntés aux films d'action, aux polars et aux autres formes populaires de la culture de masse. Sur le plan esthétique, l'œuvre de Tlili illustre une véritable ouverture, une hybridation féconde entre diverses pratiques d'écriture, à la fois « indigènes » et « exogènes ».

L'écrivain et dramaturge **Hafedh Djedidi** a également contribué à la richesse de la littérature tunisienne à travers une œuvre diversifiée, incluant des romans et des pièces de théâtre. Son roman *Le Cimeterre ou le Souffle du Vénérable* (1990) retrace le parcours de Dhafer, surnommé l'Élu, qui traverse le temps et l'espace depuis la débâcle des Arabes en Andalousie jusqu'à la fin du XX^e siècle. Son deuxième roman *Fièvres dans Hach-Médine* (2003) met en scène une galerie de personnages atypiques : une voyante, un fou du village, un fossoyeur, un écrivain et un peintre, se sentant en décalage avec leur propre existence, luttent avec leurs passions, évoluant à la frontière floue entre réalité et fiction. En théâtre, Djedidi a écrit *Les sept grains du chapelet* (2003), où Sonia, une actrice tunisienne, décide de jouer son propre rôle, chaque épisode de sa vie reflétant une période clé de l'Histoire de la Tunisie. Une autre de ses pièces, *Les vents de la nostalgie* (2003), explore des thèmes de solitude et de nature, offrant un récit poignant qui invite à la réflexion. Ces œuvres témoignent de la capacité de Djedidi à mêler les destinées individuelles aux grands mouvements historiques et culturels de son pays.

Depuis les années 1990, la Tunisie connaît un engouement croissant pour la littérature populaire, un phénomène qui s'inscrit dans une dynamique plus large de diversification des genres littéraires. Parmi les auteurs marquants de cette tendance, **Mohamed Habib Hamed** et **Fredj Lahouar** occupent une place de choix. Habib Hamed, en plus de publier des recueils de contes tels que *Mimouna*, *Diamounta* et *Bâton, fais ton travail*, cultive un style ludique et satirique à travers

une série de romans espiègles où il égratigne volontiers les bien-pensants. Parmi ses œuvres notables figurent *Le Mahtuvu* (2000), *La Mort de l'ombre* (1996), *Gor et Magor* (1994) et *L'Œil du mulet* (1999). De son côté, Fredj Lahouar se distingue par ses « polaromans », qu'il publie en français et en arabe, et par son approche parodique du genre policier. Ses titres évocateurs, tels que *Ainsi parlait San-Antonio* (1998), *Antar ou ça tourne court* (1998) et *La Créature des abysses* (1999), témoignent de son goût pour le détournement et l'humour, inscrivant son œuvre dans une veine originale et décalée.

3.3. La Révolution du Jasmin : un nouvel élan créatif

La Révolution du Jasmin, survenue en janvier 2011, a profondément bouleversé la société tunisienne, entraînant des transformations politiques, sociales et culturelles majeures. Ce vent de liberté et de renouveau a également marqué la scène littéraire, offrant aux écrivains un espace d'expression inédit. Désormais libérés de la censure et portés par un désir de témoignage et de réflexion, de nombreux auteurs tunisiens d'expression française ont renouvelé leur regard sur l'histoire, l'identité et les espoirs d'une nation en pleine mutation. Parmi les auteurs émergents de cette période, on peut citer Yamen Manai, Anouar Attia, Bechir Garbouj, Ahmed Mahfoudh, Mohamed Harmel, Abdelaziz Belkhouja, Wafa Ghorbal, Saber Mansouri et Ali Abassi.

Yamen Manai est l'un des écrivains tunisiens francophones les plus prometteurs de sa génération. Il est l'auteur de plusieurs romans primés comme *La Marche de l'incertitude* (2010), *La Sérénade d'Ibrahim Santos* (2011), *L'Amas ardent* (2017) et *Bel abîme* (2021). Ses quatre romans tiennent du conte philosophique, engageant le lecteur à une réflexion sur le monde actuel : dictatures, fanatisme religieux et écologie.

Anouar Attia, écrivain prolifique, explore fréquemment l'amour comme une puissance transformatrice, mettant en lumière la sensualité et la célébration du

corps féminin. Ses écrits brouillent les limites entre fiction et réalité, en y intégrant des références historiques, telles que le régime de Ben Ali ou la Révolution, ainsi que des éléments autobiographiques. Parmi ses œuvres postrévolution, on peut citer *Les Trois Grâces* (2015), *La Blessure* (2020), *Enchanter sa vie* (2024) et *Long et incertain sera le chemin* (2025).

Béchir Garbouj explore dans son œuvre romanesque des thèmes complexes articulés autour de l'intime et du social, avec une attention particulière aux fractures existentielles et aux mécanismes psychologiques. Son parcours romanesque comprend : *Passe l'intrus* (2017), *Toutes les ombres* (2019), *L'Émirat* (2020), *La Nuit du doute* (2022) et *Les Persiennes* (2024).

Ahmed Mahfoudh, un ancien professeur de littératures françaises et francophones à l'Université de Tunis, se fait connaître en 2006 avec *Brasilia Café*. Désormais, il se consacre pleinement à l'écriture de romans et d'articles littéraires. En 2017, il est récompensé pour *Le Chant des ruelles obscures*. Son roman *Les Jalousies de la rue andalouse* (2019) est sélectionné pour le Prix Orange du Livre en Afrique. En 2020, il publie *La Solitude des cités de béton*, un portrait poignant d'une jeunesse tunisienne toujours en quête des promesses de la Révolution. Si la ville de Tunis occupe une place centrale dans plusieurs de ses œuvres, son dernier roman, *La Fille de Saint Germain* (2022), nous transporte en bord de mer, où l'on suit le destin de Raja, une femme immature et fragile, prise au piège des réseaux sociaux ; une figure de Madame Bovary tunisienne qui oscille entre rêves, ennui et désir d'émancipation.

Mohamed Harmel, architecte de formation et actuellement doctorant en philosophie à Tunis, est l'auteur de deux romans : *Sculpteur de Masques* couronnés par le Prix Comar, le Prix Découverte en 2013, et *Les rêves perdus de Leyla* le Prix spécial du jury en 2016, ainsi que d'un essai. Son univers littéraire, teinté de fantastique et d'onirisme, témoigne d'une sensibilité singulière.

Admirateur de l'œuvre de Haruki Murakami, il publie en 2021, son essai *Murakami et la logique du rêve*, un recueil de réflexions mêlant philosophie, esthétique et psychanalyse autour de l'écrivain japonais. Ce livre propose une lecture profonde et éclairée d'un auteur qui exerce sur lui une véritable fascination pour les frontières : celles de la conscience, du corps, de la raison et de l'humain lui-même.

Abdelaziz Belkhouja, né à Carthage peu après l'indépendance, est un écrivain dont la notoriété a devancé son œuvre. Fils de Hassan Belkhouja, une figure majeure de la Tunisie indépendante, il hérite d'un riche parcours familial marqué par l'engagement politique et institutionnel. Après une première entrée remarquée en littérature avec *Les Cendres de Carthage* (1993), suivie de plusieurs romans jusqu'en 2010, Abdelaziz Belkhouja marque un tournant décisif dans son œuvre après 2011. Cette année-là, il publie *Hannibal, l'histoire véritable*, fruit de vingt-cinq ans de recherches, dans lequel il propose une relecture audacieuse de l'histoire du célèbre stratège carthaginois, remettant en question les récits traditionnels fondés sur les sources romaines.

En 2013, dans un contexte post-révolutionnaire, il coécrit *14 janvier, l'enquête* avec Tarak Cheikhrouhou, un ouvrage d'analyse engagé sur les événements de la révolution tunisienne.

Parallèlement à ses essais et romans, il développe un travail d'écriture dans le domaine de la bande dessinée historique, avec notamment *Hannibal, le défi de Carthage*, *L'Affaire Carthage* adaptée de son premier roman *Elyssa, la fondatrice de Carthage*, affirmant ainsi son intérêt pour la mémoire et l'héritage carthaginois à travers une approche à la fois littéraire, pédagogique et artistique.

Wafa Ghorbel, est une universitaire et artiste franco-tunisienne, à la fois écrivaine et autrice-compositrice-interprète. Son premier roman, *Le Jasmin noir*, publié en 2016, est distingué la même année par le Prix Découverte des Comar

d'or. En 2017, elle publie *Le Tango de la déesse des dunes*, une œuvre indépendante qui prolonge néanmoins l'univers de son précédent roman.

Saber Mansouri est un écrivain et essayiste tunisien et professeur d'Histoire à l'Institut catholique de Paris. Il est l'auteur de plusieurs essais et de trois romans : *Je suis né huit fois* est son premier roman. Publié en 2013, ce récit prend la forme d'une autobiographie philosophique, retraçant le parcours de l'auteur depuis sa naissance jusqu'au moment où il choisit de quitter son pays. Il y évoque sa quête incessante de s'éloigner de la Montagne Blanche, dans l'espoir de s'élever et de découvrir un sens à son existence. Son deuxième roman, *Une femme sans écriture*, paru en 2017 retrace l'histoire d'une lignée de quatre femmes libres, depuis Sihème, esclave affranchie dans l'Algérie des années 1820, jusqu'à leurs descendantes en Tunisie. Porté par une écriture lyrique et picaresque, le récit célèbre leur quête de liberté et de parole à travers l'exil, la transmission et l'histoire. Avec son dernier roman *Sept Morts audacieux et un poète assis*, paru en 2020, l'écrivain revient sur ce qui a conduit la Tunisie à ouvrir la voix et à lancer sa révolution.

Ali Abassi est professeur de littérature française, essayiste et écrivain francophone. Ses recherches s'intéressent à la littérature tunisienne, en particulier aux enjeux culturels et identitaires dans le contexte tunisien contemporain. Il est l'auteur de romans comme *Tirza* (1996), *Voix barbares* (1999), *Inchallah le bonheur* (2004), *Erratiques* (2007) et *Le vent se lève en janvier*, lequel est souvent considéré comme le roman emblématique de la révolution tunisienne.

Publié en 2012, *Le vent se lève en janvier*, , rédigé sous forme de journal, le narrateur retrace les premiers jours qui précèdent la révolution tunisienne de janvier 2011. Un mois de janvier qui, sous des apparences calmes, laisse présager des secousses violentes et imprévisibles. Cette fois, il surgit avec fureur, hors de lui, incarnant l'exaspération d'un peuple à bout, décidé à rompre avec le régime

autoritaire en place. Le narrateur, pris dans le tumulte des événements, s'interroge sur les causes profondes de la crise que traverse son pays, oscillant entre désespoir mystique et soupçons géopolitiques. Il se demande ainsi : « *Le pays est-il boudé par Dieu qui veut le châtier pour ses péchés d'un demi-siècle de soumission à la dictature et de compromission avec Bourguiba et son successeur, Ben Ali ? Est-il le jouet des voisins à la fois envieux et furieux, ou des forces occultes, qui seraient à l'origine de tout un scénario expérimental destiné à transformer les pays du Maghreb et, par voie de conséquence, le Moyen Orient, trop subordonnés à la volonté américaine ?* »²⁷

Travaux dirigés

Lisez attentivement les textes suivants, puis répondez aux questions associées à chacun.

Texte n°1

²⁷ TOUMI ABBASSI Ali, *Le vent se lève en janvier : roman de la révolution tunisienne*, ED Sahar, 2012, p. 56

Alexandre Mordekhai Benillouche est un jeune juif tunisien issu d'un milieu modeste tente de construire son identité entre Orient et Occident, tradition et modernité, colonisé et colonisateur. Déchiré entre plusieurs appartenances, il choisit finalement la rupture pour tenter d'exister par lui-même.

Cette époque fut sans nul doute l'une des plus terribles de ma vie. J'étais mis, une fois de plus, en demeure de choisir ; alors que ma fatigue me rendait tout effort accablant. Et cette fois, le débat n'était plus intérieur, il demandait un choix public, urgent et définitif. À la déclaration de guerre, un grand élan sincère avait poussé les Juifs indigènes vers les bureaux d'engagement. À la libération, aucun d'entre eux ne se représenta plus. L'instinct des groupes humains est bon. La guerre nous avait enseigné notre véritable place dans les préoccupations des Occidentaux. Chaque fois qu'à notre tour, nous eûmes besoin d'eux, ils nous ignorèrent. [...] Ce ne pouvait être aussi simple pour moi. Passé les premières fureurs contre Vichy, le numerus clausus et la légion, je remis en doute la trahison de la France. Il m'aurait été insupportable de l'accepter. J'avais misé mon ambition, mes études, toute ma vie sur cette option. Que faudrait-il cette fois arracher de moi-même ? Que me resterait-il ? C'est dans cette période affreuse que j'entrevis en fin ma ruine. Devrais-je donc nier ce que je devenais sans pouvoir retourner à ce que je fus ? »

Albert Memmi, *La Statue de sel*, Paris, Gallimard, 1972

Questions

- 1- Quelle est la situation évoquée par le narrateur dans cet extrait ?
- 2- À quel moment de l'histoire collective et personnelle ce passage fait-il référence ?
- 3- En quoi cet extrait peut-il être considéré comme un moment de crise ?
- 4- Le narrateur évoque une "mise en demeure de choisir" : que signifie ici cette nécessité du choix ? Entre quoi et quoi ?
- 5- Pourquoi ce choix semble-t-il plus difficile que les précédents, selon le narrateur ?
- 6- Que nous apprend cet extrait sur la position des Juifs tunisiens pendant la Seconde Guerre mondiale ?
- 7- Quelle critique Memmi formule-t-il implicitement envers la France coloniale ?
- 8- Quel ton domine dans cet extrait ? Quelles émotions sont transmises par le choix des mots ?
- 9- Relevez du texte les mots et expressions traduisant la souffrance morale du narrateur.

Texte n°2

« Horia, la protagoniste, réalise que la Montagne du Lion – symbole de ses souvenirs, de son identité, de ses racines – va être engloutie par un projet de modernisation touristique. »

Depuis combien d'années, seule avec Sââd, son vieux serviteur noir, dans sa maison au cœur de la steppe, Horia El-Gharib vient-elle s'adosser à la terrasse pour contempler le jour qui s'éteint sur la Montagne du Lion? La lumière bouge le long des rochers ocre

et du sable roux, toujours pareille, jamais pareille. De la montagne de la légende, conquise par ses ancêtres, rayonne sur Horïa la paix du soir. Ses deux fils sont dans le vaste monde, l'aîné dans une Amérique inconcevable, le plus jeune combat elle ne sait où pour la liberté. La lumière du soleil qui s'adoucit sur la montagne, c'est la consolation de toute sa vie, la sérénité pour toujours... Hélas, Horïa, ce n'est plus vrai. Demain tu ne verras plus la Montagne du Lion. Elle va disparaître à ta vue derrière un centre de tourisme, un hôtel, un restaurant, un abri d'autocar. Ils seront là demain pour poser la première pierre... Non, dit Horïa... Tu ne peux rien, sois raisonnable... Non, dit Horïa, ils n'ont pas le droit, mais ce qu'elle allait faire, avec Sââd et la mitrailleuse...

Mustapha Tlili, *La Montagne du Lion*, Paris, Gallimard, 1988

Questions

- 1- Qui est Horïa El-Gharib et dans quelle situation la trouve-t-on dans cet extrait ?
- 2- Quelle est la signification symbolique de la Montagne du Lion pour Horïa ?
- 3- Quels éléments du texte montrent l'attachement de Horïa à la terre et au passé ?
- 4- Comment l'opposition entre tradition et modernité est-elle illustrée dans cet extrait ?
- 5- Qu'est-ce que les figures des deux fils représentent symboliquement ?
- 6- Quel effet produit le rythme de la phrase "Non, dit Horïa... Tu ne peux rien, sois raisonnable..." ?
- 7- Que révèle la mention de la "mitrailleuse" à la fin du passage sur la radicalisation de sa résistance ?
- 8- Peut-on lire ce passage comme une métaphore de la dépossession culturelle ou de la colonisation économique ?
- 9- Ce refus de Horïa est-il une forme de dignité ou un combat voué à l'échec ?

Texte n°3

Si vous cherchez la vérité, passez votre chemin, car aucun romancier ne l'a trouvée, et ménagez votre monture, puisque vous ne la trouverez nulle part. Un pays en révolution a quelque parenté avec un roman qu'on lit. Vous y trouverez bien des héros, des contes, des récits chevaleresques, des histoires qui rappellent Don Quichotte, Mille et une nuits,

Le Comte de Monte Christo, L'Espoir et Nedjma, à côté de faits bien réels, mais souvent inconsciemment perçus et interprétés comme ceux qu'on trouve entre les pages d'un livre. La vie réelle ne serait ainsi ni sérieuse ni passionnante si elle n'était pas suffisamment romanesque.

Si, en revanche, vous croyez qu'il y a autant de vérités qu'il y a d'observateurs, en dépit de quelques illusions communes, si vous avez assez de curiosité pour lire une vérité, telle que l'œil du romancier a cru la voir, une vérité syncopée et ductile comme est censé nous l'offrir un genre littéraire comme le roman quand il s'inspire directement de la vie et veut s'inscrire dans la mémoire, au rythme quotidien d'un journal troué et romancé, descendez de selle un moment, il y a de fortes chances pour que vous trouviez, ici, quelque satisfaction !

Ali Abbassi, Préface, *Le Vent se lève en janvier*, Ed. Sahar, 2012

Questions

- 1- Quelle conception de la vérité l'auteur développe-t-il dans cette préface ? Est-elle objective, relative, multiple, inaccessible ?
- 2- Pourquoi évoque-t-il des figures comme Don Quichotte, Mille et une nuits, Le Comte de Monte-Cristo, L'Espoir, Nedjma ? Quels genres, valeurs ou imaginaires ces œuvres incarnent-elles ?
- 3- Comment comprendre la formule paradoxale : "la vie réelle ne serait ainsi ni sérieuse ni passionnante si elle n'était pas suffisamment romanesque" ?
- 4- Quelle est la posture que revendique le romancier face à l'événement révolutionnaire ? Est-il témoin, interprète, créateur, ou simple observateur ?
- 5- Qu'est-ce qu'une "vérité syncopée et ductile" selon Abbassi ? Comment cette expression éclaire-t-elle la forme du roman-journal qu'il adopte ?
- 6- Pourquoi parle-t-il de "journal troué et romancé" ? En quoi cette image résume-t-elle son projet littéraire ?
- 7- Quel type de lecteur Ali Abbassi cherche-t-il à interpeller dans cette préface ? Et quel type de lecture propose-t-il : critique, empathique, distanciée ?
- 8- Comment interpréter l'image finale du lecteur qui "descend de selle" ? Quelle invitation ou posture cela suggère-t-il face à la lecture du roman ?

Références bibliographiques

Ouvres littéraires consultées

1. Abbassi, Ali Toumi, *Le vent se lève en janvier : roman de la révolution tunisienne*, ED Sahar, 2012
2. Begag, Azouz, *L'arbre ou la maison*, Paris, Julliard, 2021

3. Ben Jelloun, Tahar, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006
4. Boudjedra, Rachid, *La Répudiation*, Paris, Gallimard, 1981
5. Chouaki, Aziz, *L'Étoile d'Alger*, Paris, Seuil, 2004
6. Chraïbi, Driss, *Le Passé simple*, Paris, Gallimard, 1986
7. Daoud, Kamel, *Meursault, contre-enquête*, Alger, Barzakh, 2013
8. Dib, Mohamed, *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 2005
9. Djaout, Tahar, *Le Dernier Été de la raison*, Paris, Seuil, 2015
10. Djébar, Assia, *Les Alouettes naïves*, Paris, Actes sud, 1999
11. Feraoun, Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1997
12. Guène, Faïza, *La Discrétion*, Paris, Plon, 2020
13. Hadj-hamou, Abdelkader, *Zohra, la femme du mineur*, Paris, Monde moderne, 1925, préface d'Albert de Pouvourville
14. Khadra, Yasmina, *À quoi rêvent les loups*, Paris, Pocket, 2004
15. Khadra, Yasmina, *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Pocket, 2009
16. Khodja, Chukri, *El Euldj, captif des Barbaresques*, Arras, INSAP, 1929
17. Kateb, Yacine, *Le polygone étoilé*, Paris, Seuil, 2000
18. Memmi, Albert, *La Statue de sel*, Paris, Gallimard, 1972
19. Mimouni, Rachid, *Le Fleuve détourné*, Paris, Pocket, 1993
20. Sefrioui, Ahmed, *La Boîte à merveilles*, Paris, Seuil, 2001
21. Tlili, Mustapha, *La Montagne du Lion*, Paris, Gallimard, 1988

Ouvrages de référence

1. Bey, Maïssa, *Un amour d'été à Alger*, Algérie Littérature, Action, n° 5, Marsa Editions, 1996
2. Bonn, Charles, *Anthologie de la littérature algérienne (1950-1987)*, Librairie Générale Française, 1990
3. Bonn, Charles, Khadda, Naget et Mdarhri-Alaoui, Abdallah (dir.), *Littérature maghrébine d'expression française*, Paris, EDICEF, 1996
4. Déjeux, Jean, *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Éditions Karthala, 1984
5. Déjeux, Jean, *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, P.U.F., 1992
6. Gafaïti, Hafid, *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987
7. Khatibi, Abdelkebir, *Le Roman maghrébin*, Paris, François Maspéro, 1968
8. Lansari, Ahmed, *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*, Alger, OPU, 1986
9. Laronde, Michel, *Autour du roman Beur. Immigration et identité*, Paris, L'Harmattan, 1993
10. Marzellier, Françoise, « Entretien avec Mohammed Dib », *Afrique Action*, 13 mars 1961
11. Mdarhri-Alaoui, Abdallah, « Nouvelles tendances : Edmond Amrane El Maleh et Abdelhak Serhane », dans Bonn, Khadda et Mdarhri-Alaoui (dir.), *Littérature maghrébine d'expression française*, Paris, EDICEF, 1996
12. Memmi, Albert, *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, Paris, Présence africaine, 1965
13. Mokhtari, Rachid, *La Graphie de l'horreur, essai sur la littérature algérienne (1990-2000)*, Éditions Chihab, 2002
14. Mokhtari, Rachid, *Le Nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*, Chihab Éditions, 2006

Sitographie

- MEMMI Albert, https://www.liberation.fr/debats/2020/05/28/ce-que-nous-devons-a-albert-memmi_1789666/
- Avec "La discrétion", Faïza Guène veut "réparer l'offense de l'oubli" Disponible sur <https://information.tv5monde.com/international/avec-la-discretion-faiza-guene-veut-reparer->
- Tahar Djaout « Oiseau, mon messenger », sur L'Humanité, 3 janvier 2020 disponible sur <https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/poetes-dans-la-cite/tahar-djaout-oiseau-mon-messenger>
- Rabaa Abbelkefi <https://la-plume-francophone.com/2015/09/01/3618/>
- ALLOUCH, Hanen, « Introduction à la littérature tunisienne de langue française », La Plume francophone, relayé par Africultures, septembre 2015. URL in La Plume francophone : <https://la-plume-francophone.com/2015/09/01/3618/> URL in Africultures : <http://africultures.com/introduction-a-la-litterature-tunisienne-de-langue-francaise-13209/>
- Cyr, G. (1973), La littérature marocaine d'expression française. Liberté, 15(5), 129–144. Disponible sur URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30441ac>